
3 1761 07486375 4

L'OPTIQUE

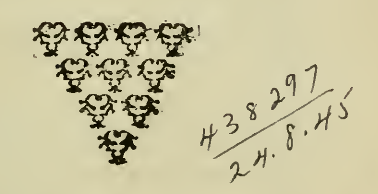
OU

LE CHINOIS,

A MEMPHIS.

Essais traduits de l'Egyptien.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Chez MARC-MICHEL REY,
Libraire.

M. DCC. LXIII.

PREFACE.

ON ne ſçauroit fixer préciſément le tems auquel cet Ouvrage fut fait, ni ſçavoir au juſte comment il a percé les tems les plus reculés pour parvenir juſqu'à nous. Le nom de ſon Auteur nous eſt abſolument inconnu. Quelques Ecrivains contemporains aſſurent ſeulement qu'il fut compoſé pour amuſer les loiſirs de l'Empereur Phalaris qui ſe déſennuyoit à faire griller des victimes humaines dans un taureau d'airain. Quelques gens ont prétendu trouver dans cet Ouvrage quelque analogie avec notre ſiecle ; cela ceſſera de paroître étonnant lorſqu'on fera réflexion que l'eſprit humain ſe reſſemble dans tous les tems, & que les ſottiſes des hommes qui ne different que

par la forme, ſont par-tout les mêmes pour le fond.

Comme je ne ſuis que le traducteur de cet Ouvrage, j'exhorte mes Lecteurs à croire qu'il vaut infiniment mieux dans l'original que dans ma traduction. J'avertis avec ſincérité que je n'ai pu en rendre toutes les beautés, & que les défauts que l'on y trouvera ſont de moi.

Cet Ouvrage étoit d'une très-longue étendue, je n'ai oſé riſquer que cet eſſai pour me conformer au goût du public, ſur-tout à celui des femmes qui en ſont la belle moitié, & que l'énormité d'un *in-folio* a droit d'effrayer. Si cette eſquice leur plaît, ce ſera pour moi un encouragement à leur donner le reſte. Quel motif plus intéreſſant que de contribuer aux plaiſirs de celles à qui nous devons tous les nôtres.



L'OPTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

QUEL perſonnage étoit Iſmaſeb. Comment il eſt enlevé par des Griffons. Rencontre qu'il fait d'un Sorcier.



SOUS le régne de *Nécao*, du tems qu'une troupe de Mages du fond de l'Aſſyrie répandus ſur le reſte de la terre, étoit venu fonder un beau Collége à Memphis, quelques-uns d'entr'eux, pour la plus grande gloire d'*Oroſmade*, s'occupoient alors à paſſer les

mers, pour aller prouver aux Chinois que Confucius étoit un ſot, & que toute leur Nation n'avoit pas le ſens commun.

Il vivoit dans la Chine, en ce temslà, un jeune homme nommé *Iſmazeb*, lequel ayant perdu de bonne heure ſes parens, s'étoit adonné à l'étude de la philoſophie & des belles-lettres. Il n'étoit point vain comme le ſont la plûpart de ceux qui cultivent ces arts, & il ſe convainquit facilement que des gens venus de ſi loin pour l'inſtruire, devoient être néceſſairement beaucoup plus ſçavans que lui.

Iſmazeb étoit amoureux d'une jeune Chinoiſe qui ſe nommoit *Nadine*, & à laquelle l'hymen devoit bien-tôt l'unir. Il fit un jour un rêve épouvantable : il ſongea qu'étant dans le Temple, au pied de l'Autel, où il alloit donner la main à Nadine, deux Griſ-

ſons noirs comme de l'encre l'enlevoient, & qu'ils le tranſportoient dans un pays inconnu, où tous les habitans chantoient au lieu de parler, danſoient au lieu de marcher, & avoient un maſque ſur le viſage. Bientôt il remarqua un vieillard qui lui fit voir une petite clef de diamant, avec laquelle il ouvroit une porte que chaque habitant avoit au cœur; mais il ne vit que des hommes frivoles & corrompus. Nadine alors lui apparut au milieu de ce peuple. Le vieillard lui ayant fait la même ouverture qu'aux autres, avec quelle joie le Chinois ne remarqua-t-il pas combien elle différoit du reſte de ces habitans : il l'embraſſa avec tranſport. Tout le peuple diſparut; & ſoudain il vit s'élever un Autel, où ils ſe donnerent leur foi réciproquement.

Que ſignifie ce ſonge, diſoit Iſ-

mazeb, lorſqu'il fut réveillé? Eſt-ce un préſage des traverſes par leſquelles il me faut paſſer pour arriver à la poſſeſſion de Nadine? Un inſtant après il ſe conſoloit, en penſant au peu de foi que l'on doit ajouter aux ſonges. Mais, quoi qu'il pût faire, ces maudits Griffons lui revenoient toujours dans la mémoire.

Il ſe promenoit un jour ſur le rivage de la mer, près de la demeure de Nadine, à laquelle il devoit être uni le lendemain, lorſque deux Mages qui s'y promenoient auſſi, l'enleverent, en l'aſſurant que c'étoit pour ſon bien, & le conduiſirent avec beaucoup de politeſſes à un vaiſſeau prêt à faire voile pour Memphis, ſans autre but que d'emporter avec eux quelque rareté de la Chine, & de l'emmener dans leur pays comme un animal ſingulier venu des pays lointins.

Voilà une partie de mon ſonge expliquée, s'écria Iſmazeb, en entrant dans le vaiſſeau, & voilà les Griffons trouvés. Pendant la route il perçoit l'air de ſes cris. Les Mages entreprirent de lui prouver qu'il devoit ſe conſoler. Cette fois leurs preuves furent ſans effet; & il leur diſoit : Meſſieurs, je vous crois fort éloquens; mais vous ne me perſuaderez jamais que deux Mages Egyptiens puiſſent valoir ma Nadine.

Lorſqu'il fut arrivé à Memphis, dans la maiſon de ſes conducteurs, on lui dit qu'on alloit lui apprendre en neuf ou dix ans quelques mots de Latin & de Grec, pour l'inſtruire à ſçavoir ſe préſenter dans les ſociétés Egyptiennes.

Un jour qu'il avoit mal compris une régle de Jean Deſpautere, qu'on lui avoit mal expliquée, ſon Profeſſeur lui prouva qu'il falloit rece-

voir le fouet. Iſmazeb lui demanda à quoi bon cette cérémonie, & comment il ſe pouvoit faire que quelques coups appliqués ſur les feſſes fiſſent entrer dans la tête ce que l'habileté d'un Profeſſeur n'avoit pu y inculquer. On lui répondit que depuis 400 ans cela ſe pratiquoit ainſi. Iſmazeb n'eut rien à répliquer à cette preuve : mais après la cérémonie, il fut très-étonné de n'en pas comprendre la régle plus aiſément.

Pour la premiere fois le deſir d'être inſtruit lui manqua : il réſolut de quitter ſes Maîtres, & il s'évada de leur maiſon. Je ne veux point reſter, diſoit-il, dans un lieu où la ſcience ſe communique par une voie ſi flétriſſante & ſi douloureuſe.

Quand il fut au milieu des rues, il vit que tout le monde rioit & s'aſſembloit autour de lui. Cette Nation, dit-il, me paroît gaie ; la gaieté eſt

une ſuite de la paix de l'ame, & cette paix eſt le ſymbole des vertus : on m'a vanté la politeſſe de ce peuple envers les Etrangers, & il s'aſſemble probablement autour de moi pour m'offrir l'hoſpitalité.

Iſmazeb qui ſçavoit la Langue Egyptienne, accoſta parmi ce peuple un homme dont la riche parure lui fit juger qu'il étoit d'un rang & d'un état ſupérieur à ceux qui l'entouroient ; & l'ayant pris par la main, il lui propoſa de le recevoir en qualité d'hôte chez lui.

L'Egyptien qui n'entendoit pas parler d'argent, fit obſerver cette clauſe à Iſmazeb ; il ajouta que le tems étoit dur, & qu'il étoit chargé d'enfans. Enſuite il tourna le dos au Chinois ; & rencontrant le char d'une des plus célebres Actrices de Memphis, il la pria d'entrer dans une bou-

tique, où il lui acheta pour vingt mille francs de colifichets.

Iſmazeb étonné aborda un autre Egyptien, & lui dit : Je ſuis à préſent fort en peine de ſçavoir de quoi rit ce peuple. Il rit de vous, lui repliqua-t-il bruſquement ; & ce même homme lui tourna encore le dos.

Juſques ici, dit Iſmazeb en lui-même, je ne vois pas encore de grandes marques de cette politeſſe qu'on m'avoit vantée chez les Egyptiens. Cependant animé du deſir de ſe débarraſſer de la foule, il réſolut de troquer une chaîne d'or qu'il avoit dans ſa poche, contre un habit Egyptien. En changeant de vêtement, ajouta-t-il, il eſt bien vrai que je ne pourrai changer ma figure, qui ne me paroît pas conſtruite comme la plûpart de celles de ce peuple ; mais il faut convenir auſſi que parmi les têtes

de cette Nation, j'en ai remarqué qui ne différoient pas trop de la mienne; & certainement je ne ferai pas dans ce Pays la feule figure Chinoife coëffée d'un Caftor à l'Egyptienne.

Ifmazeb ayant conclu fon marché avec un Fripier, pour fon habillement, continuoit fon chemin en penfant à Nadine, & en fe fouvenant de tems en tems qu'il n'avoit point dîné, & qu'il n'avoit point d'argent; lorfqu'au milieu d'une rue un fpectacle affez fingulier attira fon attention.

Il vit un petit homme vêtu d'un petit habit, coëffé d'un petit bonnet, lequel une troupe d'Efclaves balottoit & fe renvoyoit réciproquement. Il étoit couvert de boue; fon vêtement étoit en lambeaux; il n'avoit qu'un foulier & demi, & que la moitié d'un bas: dans cet état, il crioit grace, avec des grimaces effroyables. Ifmazeb demanda aux affiftans qui

entouroient avec avidité ce ſpectacle, quel étoit cet homme, & pourquoi on le maltraitoit ainſi? C'eſt, lui dit-on, un Sorcier. Celui-ci a fait pacte à coup sûr avec le Diable; car on prétend qu'il devine tout ce qu'on a dans l'ame. Le Publicain à qui appartient ce Palais, ſur la réputation qu'a cet homme d'être Sorcier, l'a fait venir chez lui par curioſité. Le Traitant ayant exigé de lui en préſence d'une grande aſſemblée, qu'il lui dît ſa bonne avanture, le Sorcier s'en eſt défendu long-tems avec inſtance: le Publicain en a pris droit de douter de la vérité de ſon art. Alors le petit homme preſſé, a enfin déclaré au Traitant qu'ent'autres avantures, il avoit manqué d'être pendu pour avoir volé une caiſſe, n'étant encore que Directeur. A ces mots, l'homme de Finance outré de courroux, a rougi, & a traité cet homme

d'impoſteur, & l'a fait chaſſer par ſes Eſclaves. Quelques plaiſants n'ont pas manqué d'ajouter que ce Publicain eût été moins en colere, s'il n'y eût pas eu quelque choſe de vrai dans le fait.

Iſmazeb, qui, tout Chinois qu'il étoit, avoit les mœurs douces, & étoit la bonté même, réſolut de ſauver cet homme des mains de cette populace acharnée. D'ailleurs, quoiqu'il eût lu les Livres du Pere Calmet ſur les Vampirs, & quelques Arrêts du Parlement de Rouen contre quelques Magiciens, il ne croyoit nullement aux Sorciers. Il commença à parler aux Eſclaves avec autant de politeſſe qu'un Chinois civiliſé en peut mettre dans ſes diſcours. Mais il fut bien ſurpris lorſque ſon zéle, au lieu de produire l'effet qu'il en avoit attendu, penſa lui être fatal; & bientôt il ſe vit obligé lui-même de ſe défendre, dans

la crainte de partager le ſort de celui qu'il vouloit ſauver. Alors ne croyant pas qu'il lui fût permis de ſe ſervir de l'épée qu'il portoit contre d'autres hommes que les ennemis du Prince, il ne ſe ſouvint pas même qu'il en avoit une. Il penſoit que ce ſeroit faire inſulte à la nature, que de ſe ſervir d'autres armes que celles qu'elle a données à tous les hommes, non pour attaquer, mais pour ſe défendre. Comme il étoit robuſte, il ſe mêla parmi les aggreſſeurs : la rapidité de ſes coups mit le déſordre parmi eux; ils avoient attaqué lâchement, & s'enfuirent de même.

O mon frere, dit le Sorcier en langue Chinoiſe à Iſmazeb & en l'embraſſant, puiſſe la belle Nadine qui vous eſt chere, & à qui vous avez été enlevé, vous récompenſer un jour du ſervice que vous venez de me rendre! Puiſſiez-vous la retrouver tou-

jours tendre & fidelle, & puiſſe bientôt l'amour vous rejoindre pour vous unir à jamais !

Eh ! d'où ſçavez-vous, s'il vous plaît, lui répondit Iſmazeb, en reculant quatre pas, les particularités de mon amour avec Nadine ? Etes-vous né parmi nous ? Encore n'y a-t-il que Nadine au monde qui ſoit informée de l'ardeur que j'ai pour elle.

Non je ne ſuis point Chinois, reprit le petit homme ; je n'ai même jamais été dans ces contrées auſſi anciennes que le monde, & célebres à jamais par la ſageſſe de leurs conſtitutions.

En ce cas-là, s'écria Iſmazeb, malgré ma répugnance à croire aux Sorciers, je commence à croire que vous en êtes un.

Détrompez-vous encore : c'eſt le propre des hommes que de chercher

des enveloppes ſurnaturelles à ce qu'ils ne comprennent point.

Eh ! qui diable êtes-vous donc ; repartit Iſmazeb ? Je n'ai point de ſecrets pour mon libérateur, dit le petit homme : ſuivez-moi ſeulement, & vous en ſerez bientôt inſtruit. Le Chinois le ſuivit, & ſe dit en lui-même, s'il eſt vrai que cet homme ait tant de ſecrets admirables, il pourra peut-être m'en procurer un pour recouvrer Nadine.



CHAPITRE II.

QUEL homme étoit le Sorcier. Quel repas Ismazeb fait avec lui. Etrange secret que le Magicien lui découvre, & ce qui s'ensuit.

ISMAZEB arriva dans une petite rue, à une petite maison où étoit la demeure du petit homme : cette maison, en récompense, étoit aussi haute qu'elle étoit étroite. Quand ils eurent atteint le septiéme étage, le Sorcier lui dit : consolez-vous, nous n'en avons plus qu'un à monter. Parbleu, c'est bien assez, lui répondit le Chinois ; cette demeure éthérée ne me paroit propre qu'à servir de logement à un Astrologue ; & je reconnois actuellement que vous en êtes un.

Point du tout, lui répondit le petit homme, vous vous trompez encore. Je regarde avec raiſon l'aſtrologie comme une chimere. J'ai fait mon étude de la ſageſſe ; ainſi ne vous étonnez plus ſi je ſuis pauvre.

Vous me ſurprenez encore davantage, lui dit Iſmazeb ; la pauvreté ne m'a jamais ſemblé devoir être l'attribut de la ſageſſe ; au contraire, nos ſages de la Chine ſont tous riches & puiſſans.

Chaque Pays a ſes coutumes, reprit le petit homme : on honore les ſages à Pekin ; ailleurs on ſe contente de ne les pas connoître ; on les brûle en quelques Pays, & l'on les ſiffle à Memphis.

Voilà des mœurs bien étranges, repartit le Chinois : le peu de cas qu'on fait ici de la ſageſſe, ne me donne pas grande opinion de toutes

les

les têtes du reste de cette Nation.

En parlant ainsi, ils entrerent dans le logement du Philosophe : la porte en étoit si basse, qu'elle ressembloit à celle que François I. fit construire étant prisonnier ; le réduit n'étoit éclairé que d'une étroite lucarne qui lui communiquoit une clarté foible & lugubre ; il n'avoit que six pieds en quarré, & ne contenoit pour tout meuble, qu'une table triangulaire, usée de vétusté, quelques spheres & globes délabrés, & une natte qui servoit de lit au Philosophe.

Le Sage ayant appris du Chinois qu'il n'avoit point dîné, lui offrit quelques croutes de pain trempées dans de l'eau, en s'excusant de n'avoir pas une bouteille de vin à lui donner, pour réparer la disette de ce repas. Ismazeb lui demanda d'un air surpris, vous buvez donc quelquefois du vin?

Je croyois qu'un Sage étoit ennemi de cette liqueur. Point du tout, lui répondit le Philoſophe; le vin pris modérément égaye l'ame, fortifie les reſſorts du corps, & mieux que Séneque ſouvent conſole les chagrins des hommes, & les convertit en joie; & je ne ſçaurois trop m'étonner de l'uſage des gens de qualité de Memphis, qui n'ont ceſſé de s'enyvrer dans des parties de débauche, que pour boire de l'eau à de triſtes & rapides repas : comme ſi les hommes ne pouvoient corriger un excès que par un autre, & qu'il leur fût impoſſible d'uſer ſagement des dons de la nature.

Après le dîner, le Sage dit à Iſmazeb, je m'appelle Hibraïm, & ſuis Juif de nation : il eſt tems de vous inſtruire des cauſes qui me font paſſer pour Sorcier, en vous

découvrant le trésor dont, malgré ma pauvreté, je suis possesseur. Le Chinois qui s'étonnoit aisément, parut encore surpris à ces mots, & ne pouvoit concilier un trésor avec le dîner qu'il venoit de faire.

Alors Hibraïm ouvrit un petit coffre de chêne, & en tira un verre de figure platte & circulaire, & qui s'enchâssoit en forme de lorgnette. Voilà, lui dit-il, mon trésor : ce verre fut jadis composé par Archimede, qui avoit le secret de brûler une flotte par la réfraction concentrée des rayons du soleil, d'enlever les plus gros vaisseaux par le secours d'une simple machine, & de rendre enfin le verre malléable.

Tous ces grands secrets se sont perdus à sa mort : ce verre fut trouvé cent ans après parmi des débris au milieu desquels il s'étoit conservé avec une inscription grecque au-tour,

qui en déſignoit l'uſage & les propriétés ; on y liſoit ces mots :

Ψυχῆς Κάτοπτρον.

L'Optique du Cœur.

Ce verre paſſa de mains en mains juſqu'au grand Hermès, qui le tenoit de Zoroaſtre, qui le conſerva juſqu'à ſa mort. Je l'achetai d'un de ſes deſcendans, avec pluſieurs raretés dont il ignoroit l'uſage. Ce verre miraculeux eſt conſtruit avec un tel art, qu'on découvre, par ſon ſecours, les replis les plus ſecrets de l'ame à travers l'enveloppe groſſiere du corps. C'étoit un des principaux points des ſyſtêmes d'Archimede que les yeux ſont les fenêtres de l'ame, & qu'elle voit autant par eux, qu'elle eſt vue, ſelon que le criſtalin ou le corps vîtré ſont plus ou moins tranſparens. Ce plus ou moins de tranſparence n'eſt autre choſe que ce que les ignorans appel-

lent vues longues ou vues courtes.

Il eſt des vues extraordinairement perçantes, ainſi qu'il en eſt de fort courtes. Le fameux Apollonius découvroit à mille pas une mouche ſur le bonnet de ſon Diſciple.

Le grand Anaximen voyageant en Syrie, découvrit le Juif Iſmaël fraîchement aſſaſſiné, enterré ſur le bord de l'Euphrate à ſix pieds de profondeur. Beros, l'un des Prêtres de Belus, avoit la vue ſi perçante, qu'il appercevoit une mine à travers dix pieds de terre. Il découvrit un jour ſous le chemin qui conduit à Ecbatane, ſix barrils pleins de piéces d'or & d'argent, enfermés dans une grande pierre creuſe à plus de douze pieds de profondeur. Il eſt à préſumer que l'ame de ces hommes étoit moins offuſquée par la craſſe des corps vîtrés & des criſtalins, que celle des autres hommes; & il n'y a point à douter,

lorſque notre ame ſera dégagée des liens de la matiere, que, comme une intelligence à qui tout eſt poſſible, elle ne voye de part en part à travers notre globe, ainſi qu'à travers un verre.

Archimede ſentit le premier, d'après ce principe, qu'en ſuppléant à la foibleſſe de ces criſtalins ou de ces corps tranſparens, il ſeroit aiſé non-ſeulement de ſubſtituer plus de clarté à l'ame, mais encore d'en rendre les fonctions viſibles par cette même tranſparence.

Cette lorgnette, continua Ibrahim, vous convaincra de cette vérité. Après en avoir fait l'expérience ſur tous les peuples divers que j'ai connus dans mes voyages, j'ai reconnu que par-tout les hommes étoient les mêmes ſous des enveloppes différentes.

J'ai vu qu'en général ils étoient

moins méchans que foibles, & moins faux que ridicules, plus entêtés que ſçavans, jouets de l'opinion, plus vains qu'inſenſés, & plus aveugles qu'ignorans. J'ai vu qu'ils péchoient tous par un défaut de principes qui leur cachoit le véritable point de vue des choſes humaines; qu'ils s'égaroient volontairement, & qu'ils erroient par défaut d'optique.

Je ne ſuis point venu pour chercher des vices chez les Egyptiens : le peu de ſéjour que j'ai déja fait chez eux, m'a appris que c'eſt le peuple qui en a le moins. Par la même raiſon, je crois que les grandes vertus doivent être rares chez lui : les paſſions vives chez une nation ſuppoſent la grandeur des vices avec celle des vertus; & l'Egyptien, le plus doux de tous les Peuples, eſt celui de tous qui a le moins de paſſions : mais en revanche j'ai remarqué qu'il s'en dédommage par les ridicules.

Ibrahim remarqua qu'Ismazeb, au lieu de l'écouter, étoit rêveur, & qu'il s'écrioit de tems en tems : O Nadine ! sçais-tu que je suis maintenant à deux mille lieues de toi, dans un Pays où j'ai reçu le fouet d'une façon honteuse, & où, sans cet honnête homme que j'ai rencontré, je courrois le risque aujourd'hui de ne point dîner ?

Le Sage, pour calmer la douleur d'Ismazeb, lui proposa de la dissiper par le spectacle de quelque ame Egyptienne. Le Chinois goûta ces raisons. Ibrahim choisit la promenade qui étoit alors à la mode à Memphis, pour cet essai. Ils se placerent à couvert dans l'enclos qui précédoit une maison destinée aux rafraîchissemens ; & le Sage ayant braqué sa lorgnette sur la premiere ame qui se présenta, ils virent ce qui suit.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

CHOSES merveilleuſes que voit Iſmazeb. Hiſtoire ſinguliere d'une Dame Egyptienne. Premier eſſai de la Lorgnette.

LORSQU'ILS furent arrivés au lieu où tout le monde ſe promenoit, le Chinois dit à Ibrahim, à voir cette foule de chars qui s'embarraſſent réciproquement, cette multitude innombrable d'hommes à pied qui font regorger la pouſſiere dans laquelle ils paroiſſent comme enſevelis, ces maſcarades, qui de pas en pas aſſemblent des troupes d'eſclaves, & ferment le paſſage aux honnêtes gens; à juger enfin par le concours de monde que je remarque ici, il eſt à préſumer que vous m'avez conduit dans la plus

belle promenade de votre Ville. Cependant vous avouerai-je mon étonnement : je ne vois point ici ces belles diſtributions de jardins qu'on m'avoit tant vantées ; je ne vois ni ces caſcades, ni ces ſtatues, ni tous ces chef-d'œuvres de l'art, où l'on dit que votre Nation a ſurpaſſé toutes les autres ; je ne vois au contraire qu'une grande rue bordée d'arbres & de miſérables cabanes dans leſquelles tout ce qu'il y a de plus vil dans cette Nation ſemble raſſemblé, & qui bornent déſagréablement la vue des tréſors de la campagne. Je vous avouerai avec franchiſe que cette promenade ne répond point à l'idée que j'avois du goût de vos Egyptiens.

On ne vous a point trompé, lui répondit le Sage, en vous vantant nos chef-d'œuvres : nous avons pluſieurs Palais où ils ſont raſſemblés par la main de pluſieurs Princes ama-

teurs des arts : mais il ſeroit ignoble de s'y promener. Les Egyptiens trop accoutumés à la jouiſſance de ces arts qui ſont l'envie des autres Nations, ſont des Sybarites qui s'endorment au ſein de leur poſſeſſion, & dont le goût énervé ne peut plus être réveillé que par des ſenſations bizarres.

Iſmazeb ne put s'empêcher en cet endroit d'interrompre Ibrahim, pour lui dire : d'où vient que la plupart de tous ceux que je vois ici ſont vêtus de noir : votre Nation me paroît gaie, & cette couleur me ſemble peu analogue avec l'enjouement dont elle fait profeſſion.

Elle n'eſt pas toujours vêtue ainſi, répondit Ibrahim ; cet uſage ne ſe pratique que dans les deuils de Cour.

Mais il faut, reprit le Chinois, que vos Princes d'Egypte aient une quantité prodigieuſe de parens, à juger par cette multitude qui s'empreſſe à porter leur deuil.

Non, repartit Ibrahim : mais ce tribut eſt en uſage parmi nous, depuis le premier juſqu'au dernier Citoyen, & nous ne ſommes point ſurpris à Memphis de voir un Valet-de-chambre porter le deuil d'une tête couronnée avec laquelle il n'a jamais eu la moindre relation.

En parlant ainſi, le Chinois remarqua un homme vêtu d'un habit commun, qui, malgré des cheveux plats & ſans poudre, annonçoit, ſous la groſſiereté de ſa parure, un air de diſtinction, & lequel conduiſoit dans un char leger & frêle un autre homme habillé ſuperbement, mais dont la phiſionomie au contraire étoit baſſe & rampante. Expliquez-moi, dit-il à Ibrahim, le phénomene qui ſe paſſe devant mes yeux, & dites-moi quels ſont ces deux hommes qui me ſemblent ainſi déplacés.

Le Cocher de ce char, lui répon-

dit Ibrahim, eſt un grand Seigneur en chenille, qui conduit ſon Valet-de-chambre par cette même bizarrerie de goût dont je viens de vous parler. Cette chenille eſt un habit moins ſimple que groteſque, ſous lequel la plupart des Seigneurs Egyptiens aiment à ſe confondre avec la lie du peuple, tandis qu'à leur tour les fils d'Artiſans affectent de ſe vêtir en grands Seigneurs, tant les hommes aiment à ſortir de leur ſphere, & craignent de paroître ce qu'ils ſont.

Permettez que je vous interrompe, dit Iſmazeb au petit homme, pour vous faire part d'un de mes plus grands étonnemens; c'eſt de voir ici les femmes indiſtinctement mêlées avec les hommes : il faut donc que les Egyptiens aient une grande opinion de la ſageſſe de celles-ci, pour les laiſſer aller ainſi ſur leur bonne foi.

Ils n'en ſont pas plus perſuadés que d'autres, répondit Ibrahim : mais comme ils ſont au moins plus polis, ils penſent ainſi s'aſſurer de la retenue de leurs femmes, en intéreſſant leur vanité par la liberté qu'ils leur laiſſent. Auſſi aſſure-t-on qu'elles ſont beaucoup plus eſclaves des bienſéances que les Perſanes qu'on tient renfermées, & que, pourvû qu'elles rempliſſent une ſorte d'égards qu'elle ſe ſont impoſés envers le Public, il les diſpenſe, après cela, volontiers du reſte.

Vous ſçavez ſans doute à ce ſujet cette hiſtoire attribuée à un grand Seigneur de Memphis, nommé Iroc, lequel vivoit ſous le régne précédent. Non, dit le Chinois, nous n'avons point oui parler de cet homme dans la Chine; faites-moi la grace de m'apprendre qui il étoit. Ibrahim reprit : ce fut un homme célebre par ſes plai-

ſanteries & par ſes bonts mots. En ce cas, je ne dois point m'étonner, repartit Iſmazeb, ſi la réputation de ce Seigneur Egyptien n'a point paſſé les mers pour venir juſqu'à nous; car on a une averſion ſinguliere dans la Chine pour cette eſpéce que vous nommez plaiſans, & l'on y regarde généralement les bons mots comme une incontinence d'eſprit & une maladie de jugement : mais cela ne m'empêchera point de prendre part à l'hiſtoire de votre Egyptien, & de l'écouter avec plaiſir.

Cette petite aventure, dit Ibrahim, vous prouvera, malgré la liberté que les Habitans du Nil laiſſent à leurs femmes, le peu d'opinion qu'ils ont de leur ſageſſe.

Il vivoit à la Cour de Memphis une Dame dont l'air contagieux qu'on y reſpire n'avoit point corrompu les mœurs. Elle étoit jolie ſans le croire;

& ſans être opulente, elle ne faiſoit point de brigues ponr devenir riche : elle n'eſſayoit de ſéduire aucun Miniſtre par l'artifice de ſes charmes ; elle avoit un mari pour lequel toute la Cour voyoit avec étonnement ſa tendreſſe. Cependant elle n'avoit point jugé à propos de ſe faire dévote pour paroître avoir un caractere : elle croyoit à l'amitié ; mais ſous ce nom elle n'avoit point d'amans, quoique pluſieurs lui rendiſſent hommage. Tout le monde diſoit que cette femme-là n'étoit point faite pour être à la Cour ; & l'on étoit étonné qu'elle n'allât point s'enfouir dans une de ſes terres.

Le Seigneur Iroc qui s'étoit perſuadé avoir des raiſons de ne point croire à la vertu des femmes, forma un jour le projet d'éprouver cette femme ſinguliere.

Il fut chez elle : il la trouva abatue par la triſteſſe. Quel chagrin, lui

dit-il, peut obſcurcir vos attraits? Elle lui apprit que ſon époux venoit de perdre un procès de cent mille écus, parce qu'il n'avoit point été ſolliciter les Juges, & qu'il avoit oublié de laiſſer vingt-cinq louis ſur le bureau du Secrétaire d'un de ſes Rapporteurs. Elle ajouta que cette infortune la touchoit peu perſonnellement : elle ne plaignoit que ſon mari, à qni elle penſoit que cette diſgrace étoit plus ſenſible qu'à elle.

Iroc commença par la louer ſur ſa fermeté; enſuite il la loua avec adreſſe ſur ſes autres vertus, & finit par la louer ſur ſes charmes. Il vit qu'elle ſourioit : oh, oh! dit-il en lui-même, elle eſt femme dès que la louange lui plaît, & puiſqu'elle eſt femme, elle ſe laiſſera vaincre.

Alors, il lui dit : votre malheur, Madame, n'eſt pas ſans remede; il eſt des amis qui ſe feront un mérite de

l'effacer. Je suis persuadée, lui répondit-elle, que j'en ai quelques-uns; mais je ne puis accepter ce que je ne suis point en état de rendre. Ce ne sera pas-là leur crainte, lui repliqua-t-il, & ce ne doit point être la vôtre : avec tant de charmes on n'a point à redouter d'être ingrate, & cent mille écus ne sont pas introuvables.

Mais elle entra, à ces mots, dans une furieuse colere : elle eut besoin de toute la politesse de la Cour pour ne pas dévisager Iroc; & sur le champ elle voulut se retirer.

Il l'arrêta. Je conçois, ajouta-t-il, que cent mille écus sont au-dessous de vos charmes. Alors il employa toute son adresse à lui faire agréer le double de cette somme.

La colere de la Dame sembla augmenter avec le doublement des cent mille écus : mais Iroc remarqua qu'elle ne parloit plus de se retirer.

Il rassembla de nouveau toutes les ressources de son éloquence, pour apprivoiser l'excessive délicatesse de cette Dame avec l'offre d'un million. Elle pleura, & se plaignit au Seigneur Egyptien de la mauvaise opinion qu'il avoit d'elle. Il en ajouta deux : elle ne répondit que par son silence, & s'écria ensuite à voix basse : ah, Iroc, que vous êtes pressant ! ... Ces deux millions où sont-ils ?

A l'égard des deux millions, repliqua-t-il, je ne les ai pas; mais j'ai trouvé ma P .....

Cependant, continua Ibrahim, ne jugez point, par ce tableau, de la vertu des Egyptiennes : il y en a plus parmi elles que partout ailleurs; & je suis même étonné qu'exposées sans cesse, par la facilité de nos usages, au danger de succomber, elles aient tant de force pour conserver une sagesse que les hommes s'empressent

continuellement de leur ravir, & qu'ils ſont loin d'imiter.

Pendant qu'ils parloient, une petite Egyptienne maigre & vive, plus ſéduiſante que jolie, plus brillante que fraîche, vint s'aſſeoir près d'eux, conduite par un gros homme dont la phiſionomie froide & flegmatique déceloit le caractere. Ils parlerent d'abord ſi bas, qu'il fut impoſſible d'entendre ce qu'ils diſoient.

Voici le moment, dit le Chinois à Ibrahim, d'exercer votre lorgnette, & de me montrer comment les hommes péchent par défaut d'Optique. J'imagine que le ſpectacle de ces deux ames doit être aſſez plaiſant pour un Chinois.

Cette femme, répondit le Sage, eſt avec ſon amant : elle lui fait maintenant des reproches amers ; ils ſont à la veille d'une rupture : non qu'il ſoit infidele ; l'habitude lui tient lieu

de goût; il lui en coûteroit trop pour changer: il est accoutumé aux défauts de cette femme; & comme il est persuadé qu'elles en ont toutes, il a un éloignement décidé pour le travail qu'il envisage à se faire aux défauts d'une nouvelle. Elle, de son côté, ne le croit susceptible d'inconstance, que parce qu'elle en a été elle-même coupable plus d'une fois depuis qu'ils sont liés. Une femme veut toujours juger un homme d'après elle-même. Il l'a prise par désœuvrement; il l'a gardée par paresse, & il la quittera par fatigue. Ils se seroient épargné mutuellement ce dénouement inévitable, si, en formant cet engagement, ils en avoient apperçu le point de vue.

Le Chinois demanda à Ibrahim quel étoit un autre gros, court & petit homme, dont la circonférence égaloit la hauteur. Il paroît, dit Isma-

zeb, que c'eſt un perſonnage important ; car il dicte ſes avis d'un ton de Juge, & contredit tout le monde impunément. C'eſt apparemment par quelque grand ſecret de Médecine pour la facilité de la reſpiration, qu'on voit ſa bouche pomper l'air en ſe bourſoufflant, & le rendre d'une maniere qui fait croire qu'il a eu bien de la peine à ce travail : il dit même quelques duretés à quelques grands Seigneurs qui n'en font que rire. En ce moment, un grand homme ſec, maigre & pâle aborda, avec les révérences les plus humbles, le perſonnage. Le Chinois entendit qu'il diſoit à cet homme, bon jour, mon ami : Meſſieurs, c'eſt un Poëte, continua-t-il, en le préſentant à ceux qui l'entouroient ; il fera ſon chemin ; il fait bien des vers, & c'eſt tout dans ce ſiécle-ci : d'ailleurs il a eu l'adreſſe de ſe faufiler avec les Comédiens ;

auſſi ſes Piéces ont-elles eu beaucoup de repréſentations. Je le fais quelquefois manger à l'office ; il divertit mes gens ; il eſt original : je lui fais du bien ; il me dédie quelques petits Livres drôles, que mes Eſclaves s'amuſent à lire dans l'anti-chambre. Ah, çà ! mon ami, tu ſouperas avec nous ce ſoir : j'ai des Auteurs ; il faut bien s'amuſer à quelque choſe : c'eſt ma fureur, moi, que l'eſprit ; & je donnerois, je crois, deux de mes chevaux pour un homme d'eſprit.

Lorſque le Perſonnage eut fini de parler, Iſmazeb dit au Sage : je vous prie de m'apprendre quel eſt ce grand Seigneur qui parle ainſi. C'eſt un Traitant qui eſt à la veille de faire banqueroute, lui répondit Ibrahim. Il ſe laiſſoit gouverner par une fille d'Opéra : c'eſt elle qui plaçoit les Domeſtiques dans la maiſon du Publicain ; elle nommoit aux emplois ; elle lui a

donné un Secrétaire qui l'a volé, un Valet-de-chambre qui a voulu l'assassiner, & un Médecin qui exécutera sûrement le projet que le Valet-de-chambre a manqué. Il adore cette fille, parce qu'elle lui coûte excessivement. Le propre des hommes est de s'attacher moins par les bienfaits qu'ils reçoivent, que par ceux qu'ils font. Hier le Traitant a surpris dans un bois qui n'est qu'à deux lieues de Memphis, sa Maîtresse tête à tête avec un jeune Sarmate. Elle n'a pas fait semblant de voir l'homme de finance. A son retour, il a cru pouvoir user du droit de reproches : mais elle lui a déclaré que son bail étoit fini. Il est parvenu à oublier cette volage : mais il ne peut ôter de sa mémoire le renversement de sa fortune ; & c'est cette pensée qui l'afflige. Il se pardonne aisément d'avoir manqué d'Optique dans le fond qu'il devoit faire sur une fille

fille d'Opéra; mais il eſt inconſolable d'en avoir manqué dans la régie de ſes affaires; il regrette foiblement d'avoir été trompé comme amant; il n'eſt déſolé que de l'avoir été comme Publicain.

Ibrahim parloit encore, lorſqu'un homme magnifiquement vêtu deſcendit d'un ſuperbe équipage : il avoit la phiſionomie arrogante & le maintien moqueur. Il aborda froidement deux Egyptiens qui étoient aſſis à quelques pas d'Ibrahim. Le Chinois fut curieux de ſçavoir quel étoit cet homme, & quels étoient ceux qu'il venoit d'aborder. Ibrahim lui remit lui-même ſa lorgnette, & il vit que c'étoit un bel eſprit aux gages d'un grand Seigneur Egyptien, & que les deux autres hommes étoient ſes freres. Leur hiſtoire eſt aſſez plaiſante, dit Ibrahim : j'en ai ſçu à diverſes repriſes toutes les particularités, par le

moyen de ma lorgnette. Le Compagnon d'Ibrahim le pria de la lui raconter ; & le Sage commença ainſi.



CHAPITRE IV.

HISTOIRE des trois Freres.

CES trois Freres sont fils d'un Satrape d'Héliopolis. Il avoit cru s'attirer la considération par un faste immense : sa table étoit ouverte à ses Compatriotes & aux Etrangers. Il éprouva ce qui arrive ordinairement : sa fortune s'altera ; il fut obligé de retrancher son faste ; il vit avec douleur l'estime & les hommages qu'on lui rendoit disparoître avec ses richesses : il avoit acquis la réputation d'homme d'esprit tandis qu'il avoit été riche ; on le trouva sot lorsqu'il devint pauvre. L'œil du Public n'est pas long-tems la dupe du faux : le mépris chez lui succéde rapidement à l'admiration qu'on lui a surprise.

Le Satrape ſe vit obligé de vendre ſa charge; il vécut abandonné, & mourut oublié.

Ses trois fils n'hériterent de lui que l'heureuſe éducation qu'ils devoient à ſon faſte plutôt qu'à ſa tendreſſe. Il les avoit élevés pour ſa gloire & non pour la leur. Si l'on pénétroit toutes les actions des hommes avec l'œil de l'Optique, ce qui s'attire nos louanges deviendroit digne de notre mépris.

Ils avoient à Memphis un parent ami du Miniſtre; ils crurent, ſelon l'uſage des Provinciaux, leur fortune faite; ils étoient nés avec de l'eſprit & des talens, mais avec des inclinations différentes. Ils ſe firent préſenter par leur parent au Miniſtre qui s'étoit fait informer à quel genre d'emploi ils étoient propres. L'aîné fut interrogé le premier par le Miniſtre ſur ce qu'il ſçavoit faire. Il répondit qu'il ſçavoit l'Hiſtoire, la Géo-

graphie; qu'il réussissoit dans la Peinture & dans la Poësie; qu'il chantoit & dansoit fort bien. Le Ministre lui dit, je vous prends pour mon bel esprit; je vous donne ma table & un logement dans mon Palais, & je me charge de votre entretien. Le second fut interrogé & il répondit: je sçais les nombres de Pitagore; j'ai paraphrasé en langue Egyptienne les Elémens de Newton; j'ai fait des dissertations sur la substance & l'accident, les monades & l'harmonie préétablie; j'ai commenté la Physique expérimentale de M. l'Abbé Nolet, & j'ai déja trouvé les trois quatriémes de la quadrature du cercle. Je vous prends, dit le Ministre, pour mon Physicien; & sur le champ il lui fit expédier le brevet d'une pension de 1000 l. sur le Trésor royal de Memphis. Le dernier parut, & dit: je sçais très-peu de choses; mais ma mere est pauvre, & j'es-

pere que le defir de lui être utile me rendra propre à quelque genre de travail qu'on veuille m'employer. Alors le Miniftre lui dit : je vous prends dans mes Bureaux, & je vous donne fix cens livres d'appointemens.

Il y a dix ans que les trois Freres font en poffeffion de leurs poftes. Le premier eft toujours chez le Miniftre : il fait l'amufement de la compagnie ; il eft l'ame de toutes les parties ; il y eft plus fêté que jamais. Ainfi ne vous étonnez pas s'il vous a paru fat ; il faut un caractere dans le monde ; & les beaux efprits qui n'en ont point en propre, ont naturellement beaucoup plus de pente à fe revêtir de celui-ci que de tout autre : mais cependant fa fortune eft toujours au même période ; ce char que vous voyez eft au Miniftre ; il n'a rien en propre que fa fatuité ; & la moindre révolution qu'il ne prévoit pas, peut le mettre à

chaque inſtant en danger de ſe voir réduit à ce ſeul bien-là.

Le ſecond eſt toujours Phyſicien ; & ne court pas des riſques ſi grands : il ne peut eſpérer de devenir riche ; mais il n'a point à craindre de devenir pauvre.

Le troiſiéme, dont l'eſprit étoit neuf & actif, prit aiſément la teinte des affaires : il s'y diſtingua avantageuſement. Il eſt monté de grades en grades, juſqu'à la confiance du Miniſtre, qui l'a chargé des affaires les plus épineuſes, & l'a fait ſon premier Secrétaire : il poſſéde actuellement quarante mille livres de rente, indépendantes des événemens ; & il jouit de l'eſtime du Miniſtre & de celle du Public.

Vous voyez par-là, continua Ibrahim, que tout dépend daus la vie de la façon de voir & de ſaiſir l'Optique des choſes.

En ce moment, un Esclave vint dire avec empressement quelque chose à l'oreille de l'aîné des trois Freres : il pâlit, & poussa un cri effrayant ; ensuite, sans prendre congé de ses deux freres, il remonta précipitamment dans son char ; & bientôt la voiture fut perdue de vue. Ibrahim, pendant cet intervalle, avoit braqué sa lorgnette sur lui ; & voici de quelle maniere il expliqua au Chinois le trouble du bel esprit Héliopolitain.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

QUELLE nouvelle apprend le bel Esprit Breton. Continuité des essais de la Lorgnette.

CE que j'avois prévu est arrivé, dit Ibrahim, le Ministre vient de mourir sans avoir fait de testament. Le plus brillant des trois Freres va devenir le plus obscur. Celui qui logeoit dans un appartement superbe, va bientôt n'avoir plus d'asyle : ceux qui ne caressoient en lui que le Ministre qui le protégeoit, vont détourner leurs yeux de sa misere ; ses talens le rendoient égal aux hommes supérieurs, tant qu'il fut protégé, ils vont le rendre inférieur aux plus vils humains, parce que les hommes préferent ce qui est utile à ce qui n'est

qu'agréable; il va reſſembler aux feux d'artifice qui n'ont brillé qu'un inſtant, pour être remplacés par une obſcurité que leur éclat a rendu plus profonde.

Ibrahim n'avoit pas encore ceſſé de parler, lorſqu'Iſmazeb remarqua au fond du lieu de rafraîchiſſement trois ou quatre hommes qui parloient avec beaucoup d'agitation. Il demanda à Ibrahim quels étoient ces perſonnages. Après avoir fait uſage de ſa lorgnette, voici ce que le Sage répondit.

Ce ſont des hommes à projets, qui n'étant habitués qu'à voir la moitié des choſes, ſe ſont convaincus que cela ſuffiſoit pour ſe mettre à la tête de diverſes entrepriſes.

Le premier a raiſonné ainſi : Je ſuis dans les affaires; donc j'ai de l'eſprit : je ſuis riche; c'eſt une ſeconde preuve que j'ai de l'eſprit ; je

me ſens une envie démeſurée de le devenir davantage ; c'eſt encore une preuve concluante que j'ai de l'eſprit. Il arriva qu'un jour on créa une nouvelle manufacture de curredents : il s'y intéreſſa, & n'y fut pas heureux. Un autre jour on en créa une de pipes : il eſt évident, dit-il, qu'en Aſſyrie & en Perſe ſeulement (ſuppoſé qu'il n'y eût que la moitié des femmes qui fumaſſent), on peut vendre au moins un milliard 2 millions 800 mille pipes par an ; d'après ce calcul, je ne vois aucun riſque à m'intéreſſer dans cette affaire. Cependant à peine y fut-il aſſocié, qu'il eſt arrivé que les Aſſyriens ont jugé à propos de garder leurs pipes, & que les Perſans en ayant pris quelques-unes pour modele, ont imaginé qu'il leur ſeroit plus court d'en faire fabriquer chez eux de ſemblables, que de donner à leurs voiſins la peine de

leurs en apporter de si loin : en conséquence ils ont défendu l'entrée de toutes pipes Egyptiennes dans l'étendue de leur contrée. Cependant les Ouvriers qui étoient sous la direction de cet homme, lui ont intenté de gros procès, pour l'exhorter à leur fournir des fonds. Il est à la veille de faire banqueroute ; & il se prépare dans ce moment à la faire la plus honnête qu'il le pourra.

Le second de ces hommes s'est dit : je ne vois qu'une foule d'abus dans l'Etat ; je m'étonne comment il subsiste, & si j'étois Ministre, je les supprimerois. Il le devint. Il ôta, ainsi qu'il l'avoit promis, les anciens abus, & en créa de nouveaux qui rendirent le mal plus grand qu'il n'étoit. Parmi tant de choses qu'il voyoit avant d'être Ministre, il n'avoit pas vu que la politique sçait tirer parti de ces abus, & se les rendre nécessaires, &

que l'Etat reſſemble à un eſtomac que ſoutient dans ſes maladies un régime doux & tempéré, & qu'énervent les remedes violens.

Le troiſiéme, en raiſonnant en lui-même, a parlé ainſi : Quoique je n'aye jamais vu un ſoc de charrue, ce n'eſt pas une raiſon pour ne pas faire ma fortune, en régiſſant les terres de quelques grands Seigneurs : leurs biens, à la vérité, peuvent dépérir entre mes mains ; mais moi je ne ſçaurois manquer de m'enrichir. Il eſt arrivé ce qu'il avoit prédit. Il a tout ruiné, excepté lui-même ; & cet homme eſt le ſeul des quatre qui ait vu les choſes comme elles devoient arriver.

Le dernier enfin ſe dit un jour : Je vois mes Fermiers qui ſont opulens ; cependant ils payent la taille au Roi d'Egypte, & ſont chargés d'une nombreuſe famille : il eſt clair que moi

qui n'ai point ces charges-là, je ſuis une dupe d'affermer mes terres, & de ne les point faire valoir par moi-même; il eſt certain qu'en ſuivant à la lettre les Livres de M. *de Réaumur*, le Journal économique, l'Agronome, &c. je puis tripler facilement mes revenus. Il eut à peine achevé ces mots, qu'il retira ſes terres des mains des Fermiers: par malheur elles ne rapporterent la premiere année que la moitié de ce qu'elles avoient produit les années précédentes, tandis que celles de ſes voiſins avoient doublé de rapport cette même année. Il ſe conſola, & ſe dit en lui-même: je vais bâtir un beau four à poulets; avec quatre mille œufs, j'aurai quatre mille poulets, & cela ſans autre effort que de faire du feu, & de veiller quelques nuits. Quand le four fut conſtruit, il veilla lui-même pendant ſix ſemaines à l'écloſement de ſes

œufs. Dans l'intervalle de ce tems, il gagna une fluxion de poitrine; cependant il guérit, & se consola encore, en disant : avec quatre mille poulets je serai bien dédommagé de mes peines & des frais de ma maladie. Mais il arriva que des quatre mille œufs il y en eut à peine vingt d'éclos; parmi ces vingt, il y eut à peine trois poulets qui vécurent; bientôt ces trois se réduisirent à un, lequel mourut enfin en dépit des Livres de M. de Réaumur. Il n'éprouva pas plus de succès dans les fours à fumier. Il a une passion singuliere pour tous les systêmes nouveaux, sans penser que parmi les meilleures découvertes il y a toujours loin de la théorie à la pratique. Il a donné ces jours passés dix louis pour une bêche qui enleve en cinq ou six jours quelques pouces de terre de plus que les bêches ordinaires : chaque jour il vend une

terre, pour ſubvenir aux frais des autres, ſa ruine entiere ne le convaincra pas; il ſe perſuadera plus aiſément que la nature a tort, que de penſer que ſes livres puiſſent ſe tromper.

Non que je blâme les hommes, continua Ibrahim, de ſe livrer aux nouvelles découvertes, elles peuvent être utiles, & tendent à l'accroiſſement de l'eſprit humain : mais leur abus eſt dangereux ; & pour un petit nombre d'hommes ſenſés qu'elles éclairent, elles en égarent mille autres. Je crois voir un aveugle qui tient un flambeau pour ſe conduire, avec lequel, ſaus le vouloir, il met le feu à ſa maiſon.

Ce tableau fut remplacé par celui d'une jeune femme qui paroiſſoit avoir été jolie, mais qui ſembloit abattue par la douleur. Un jeune homme auſſi triſte qu'elle, l'accompa-

gnoit froidement & d'un air contraint : la misere & l'indigence sembloient avoir impregné de leur sceau l'air & le maintien de tous les deux ; un ton d'aigreur réciproque paroissoit respirer jusques dans leur silence; & leurs yeux qui craignoient de se rencontrer, se reprochoient secrettement leur infortune.

Dites-moi, s'il vous plaît, quels sont ces deux autres personnages, demanda encore Ismazeb à Ibrahim. Leur histoire sera longue, répondit le petit homme : j'ai vu en différens tems, par le secours de ma lorgnette, le commencement, la suite & la fin de leurs aventures ; j'en avois prévu le dénouement ; & j'ai pleuré sur la fatale connoissance qui m'a souvent fait voir les malheurs des hommes, sans m'avoir donné le pouvoir de les prévenir. Puisse cette histoire, qui vous intéressera, vous apprendre à vous met-

tre en garde contre l'imprudence de vos démarches, & à bien réfléchir avant de rien entreprendre. Rien n'eſt indifférent dans la vie; tout dépend de la moindre circonſtance employée ou négligée : il n'y a qu'une route qui conduiſe au vrai; le point eſt de la ſaiſir; & le moindre pas hors de cette route ſuffit encore pour égarer & en éloigner ſouvent ſans retour.

Iſmazeb eût volontiers fait grace à Ibrahim de cette longue morale : mais la crainte de déſobliger le Sage, la lui fit ſupporter patiemment, en faveur de l'hiſtoire qu'il lui promettoit. Il lui prêta ſilence, & le petit homme commença ce que le Lecteur verra dans le Chapitre ſuivant, s'il ſe donne la peine de le lire.



CHAPITRE VI.

QUELLE femme étoit Oltane. Evénement qui prouve combien les évanouiſſemens ſont dangereux.

CE jeune homme & ſa compagne, dit Ibrahim, ſont mariés enſemble. Cette jeune Amante, native des environs de Mygdos, s'appelloit Néyra. Sa mere, nommée Oltane Kambados, la plus laide femme du canton, s'enorgueilliſſoit d'une ſageſſe de quarante ans que les hommes ne lui avoient jamais enviée. Elle avoit poſſédé un mari le plus doux de tous les hommes, lequel aſſommé du fracas perpétuel de cette vertu, étoit mort de chagrin d'avoir épouſé une femme ſi vertueuſe.

Dès qu'il fut mort, elle apprit à

Néyra que tous les hommes étoient des ſcélérats, & qu'il n'y avoit au monde que ſon mari qui eût été un homme de bien.

Elle lui dit qu'il falloit fléchir le genou devant les Crocodilles; mais elle oublia de lui recommander d'aimer celui qui les avoit faits: elle l'inſtruiſit avec exactitude de tous les dangers où entraîne le vice, & ne ſe ſouvint point du tout de lui enſeigner les moyens de les éviter.

Peut-être, continua Ibrahim, que vous ſerez bien aiſe d'apprendre le caractere de cette mere: elle avoit celui du peuple, c'eſt-à-dire, aucun, ou celui qui dépend des circonſtances. Il falloit des coups bizarres & extraordinaires pour remuer chez elle l'intérêt, & pour la tirer du cercle d'habitude dans lequel ſe briſoient ſans effet les objets les plus ſenſibles, dès qu'ils étoient communs. Une mai-

ſon qui tuoit, en s'écroulant, deux ou trois hommes, la frappoit davantage qu'une maladie épidémique qui enlevoit dans une Ville cinq ou ſix cens perſonnes; & un homme aſſaſſiné lui faiſoit plus d'impreſſion que ſon meilleur ami mort dans ſon lit de maladie.

Dans la famille des Kambados, diſoit-elle un jour à Néyra, on n'a jamais bronché ſur l'article de l'honneur. Votre grand'mere qui n'avoit jamais appris à lire ni à écrire, étoit en vénération dans toute la Province de Mygdos, & paſſoit pour l'oracle du canton: elle déteſtoit les hommes, & ne put même parvenir à aimer votre grand-pere, malgré les ſollicitations que lui faiſoit à cet égard un jeune voiſin en qui elle reconnoiſſoit beaucoup de ſageſſe. Elle m'a élevée dans ces principes, & je veux vous élever de même: ce n'eſt qu'en me

bien fouettant, qu'elle m'a enſeigné la raiſon ; j'eſpere en agir ainſi avec vous. Je ne ſçais pas trop comment vous expliquer la nature de vos devoirs, parce que je n'ai jamais lu de ces vilains Romans qui gâtent le cœur des jeunes filles : mais ſoyez ſage, & voilà tout ; je n'en ſçais pas davantage.

Néyra qui croyoit toutes les meres faites ainſi, la remercia avec douceur de ſes leçons, & lui promit d'en profiter.

La fille d'Oltane avoit un oncle Curé, qui, à l'inſçu de ſa mere, lui prêtoit des livres, parmi leſquels étoient des Romans : elle y vit des hommes qui ne reſſembloient point à la peinture affreuſe que ſa mere avoit faite d'eux. Hélas, diſoit-elle, que ceux-ci ſont aimables ! c'eſt bien dommage qu'ils ne ſoient que dans des livres.

C'étoit la mode dans ce tems-là

dans toute l'Egypte de donner aux jeunes filles, au lieu de Maîtresses, de jeunes Maîtres beaux & bien faits, tous la plûpart les plus fats & les plus impertinens qu'on pouvoit trouver, parce que c'étoit ceux qui avoient la vogue. Les Egyptiennes avoient même poussé cet usage si loin, qu'elles avoient eu soin de substituer les hommes aux femmes dans les fonctions les plus secrettes de leur service. Elles avoient des Coëffeurs & des Tailleurs : nos élégants de Memphis sont même étonnés de ce que la plûpart des femmes qui disent à présent mon Valet-de-chambre, se servent encore de Lingeres & de Couturieres.

La mere de Néyra qui ne voyoit de mal qu'en s'écartant de la pratique commune, fit venir des Maîtres dans son château, dès que Néyra eût quinze ans. Parmi ces Maîtres, il y eut un jeune homme beau & bienfait, qui se

nommoit Zelnor ; il n'avoit point encore été à Memphis, & son cœur tout neuf n'avoit pas été gâté dans des petits soupers par des femmes de qualité ; il étoit doux, honnête, poli, & ne se doutoit pas qu'un joli homme à talens pût être impunément fat & impertinent.

Zelnor étoit du canton ; il venoit tous les jours montrer la musique à Neyra : à peine avoit-il vingt ans ; & sa timidité le faisoit rougir, lorsque les yeux de la fille d'Oltane tomboient sur les siens ; & Neyra rougissoit à son tour de l'avoir vu rougir. Il lui échappoit, dans ses leçons de musique, quelques soupirs qui n'étoient pas marqués par la notte, auxquels Néyra répondoit le plus discrétement qu'elle pouvoit par d'autres soupirs.

Il étoit triste & rêveur lorsqu'il étoit seul avec elle : il oublioit souvent de continuer sa leçon ; & Néyra oublioit

oublioit de l'en faire ressouvenir. Un jour qu'elle avoit approché son visage un peu trop près du sien, il l'embrassa : alors encore plein de son trouble, il n'attendit pas les reproches de Néyra ; il se retira précipitamment, & depuis ce jour-là il ne reparut plus.

La fille d'Oltane fut très en colere contre la hardiesse de Zelnor : mais quand elle le vit parti, elle considéra que cette colere devenoit alors inutile, & elle se disoit : je suis loin de m'écarter des leçons de ma mere ; mais je ne conçois pas comment je suis obligée d'être fâchée d'une chose qui m'a fait tant de plaisir : il est probable que ces sortes de choses-là ne veulent point être raisonnées ; & il faut croire que l'action de Zelnor est un mal, puisqu'il ne reparoît plus.

Zelnor, pour colorer les motifs de son absence, fit courir le bruit qu'il étoit malade. Oltane le crut, &

ne s'en inquiéta pas davantage : mais Néyra s'en affligea, parce qu'elle ne croyoit point voir de mal dans cette affliction ; elle penſa qu'un pareil intérêt étoit légitime en faveur d'un Maître, lequel lui avoit paru avoir beaucoup de mérite, parce qu'il étoit jeune & bien fait. Le Ciel le punit bien ſéverement de ſon crime, s'écrioit-elle : il mourra peut-être ſans ſçavoir que je lui pardonne. Elle pleuroit en diſant ces mots ; mais elle n'oſa pleurer devant Oltane. Cette contrainte altéra ſa ſanté : elle oſa encore moins refuſer les alimens préſentés par ſa mere ; mais lorſqu'elle étoit ſeule, elle les jettoit par la fenêtre. Par cette voie, ajoutoit-elle, on croira que je les ai pris ; & de cette maniere nul ne s'oppoſera à ma mort.

Cependant elle s'affoibliſſoit, & continuoit de parler ainſi : Mais quelle eſt donc la nature de mon mal ? N'eſt-

il pas bizarre que je ſois malade, parce que Zelnor l'eſt auſſi ? Qu'ont de commun mon état & le ſien ? Pourquoi ne m'adreſſé-je point à ma mere pour lui confier ma ſituation ? Mais ſi je m'adreſſois à Zelnor, il m'éclaireroit ſans doute. Je ſens que je me meurs ; il faut bien que je lui diſe adieu : je ſuis sûre que ma mort l'affligera. Il eſt bien vrai que c'eſt un crime pour une fille de mon âge d'écrire à un homme, mais auſſi pourquoi ne vient-il pas ? Il m'épargneroit cette faute ; & d'ailleurs eſt-ce un ſi grand mal, puiſque je vais mourir, & que je ne le verrai plus ? D'ailleurs je conſidere qu'il ſeroit utile que je le grondaſſe du baiſer qu'il a eu l'inſolence de me donner. Comment le puis-je faire, s'il ne vient point ? Ainſi, je le vois clairement, c'eſt une raiſon de plus pour lui écrire. Je ne ſuis plus ſurpriſe maintenant ſi ce bai-

ſer devoit être un grand mal; car c'eſt lui ſeul ſans doute qui cauſe aujourd'hui l'état où je me trouve.

Ayant ainſi raiſonné, Néyra profita d'un moment où elle étoit ſeule, & écrivit ces mots :

» Ne ſoyez point étonné de ce que » je vous écris aujourd'hui, pour me » plaindre à vous de la maniere of- » fenſante avec laquelle vous avez agi » avec moi le jour de notre derniere » entrevue. La juſte colere que j'en ai » reſſentie, ou peut-être une punition » de votre hardieſſe qui reflue ſur » moi, font ſûrement la cauſe funeſte » de l'état où je me vois réduite. Ap- » prenez donc que je meurs : n'allez » pas croire que le bruit de votre ma- » ladie ait cauſé la mienne. Ma mere » m'avoit bien dit de me défier des » jeunes gens, qui ſont tous traîtres » & ſcélérats. Aurois-je dû me défier » de vous, qui ne m'avez point paru

» reſſembler à ces jeunes gens-là. Je » me ſens trop humiliée pour oſer » m'adreſſer à ma mere, & lui confier » mon ſort : je ne ſçais, mais je me » ſens indigne de ſes regards ; le Ciel » connoît cependant combien mon » cœur eſt pur, & ſi j'ai jamais eu le » deſſein de pécher envers lui. Vous » qui l'avez cauſé, je ne ſçais point » ſi je dois vous demander votre pi-« tié pour mon ſort : je ne ſçais pas » même ſi j'ai dû vous écrire ; je ſens » cependant que cette démarche doit » être innocente, puiſqu'elle adoucit » mes maux. Hélas ! j'ignore encore » ſi j'aurois dû vous parler de ces » maux. Ma mere & mes Maîtres qui » m'apprennent tant de choſes, ne » m'ont point appris tout cela ; & » c'eſt cela cependant qui fait que je » meurs «.

Quand cette Lettre fut écrite, Néyra dit à Oltane : Puiſque Zelnor, mon Maître, ne revient plus, je vais

lui renvoyer ſes livres de muſique. Elle renferma ſa Lettre parmi les livres ; & le paquet parvint ainſi à Zelnor. O Amour, par ton moyen une fille de quinze ans ſuffit pour tromper des argus de cinquante ! Tous les vices ſont précoces ; il n'y a que la vertu de tardive.

Les foibles reſtes de la ſanté de Néyra paroiſſoient n'attendre que l'exécution de ce projet pour achever de s'évanouir. Le délire s'empara d'elle : elle touchoit à ſon moment fatal, dans un de ces intervalles de vie & de mort, au milieu deſquels elle luttoit encore. Elle crut voir, & vit effectivement Zelnor à genoux, la tête appuyée ſur ſon lit ; & la bouche collée ſur une de ſes mains. Eſt-ce vous ? O Ciel ! dit Neyra, d'une voix mourante, ma mere ne vous a-t-elle point vu ? Non, belle Néyra, lui dit-il ; tout le monde eſt livré au ſommeil dans cette maiſon : votre

Garde s'eſt endormie dans ce cabinet, dont j'ai pris la clef; ſi elle ſe réveille, elle croira l'avoir oubliée; il faudra alors qu'elle retourne ſur ſes pas, & j'aurai le tems de m'échapper. Vous jugez par-là combien l'amour...

Pendant qu'il parloit, Néyra étoit évanouie. Z lnor s'en apperçut. Quel embarras! Il ſe découvroit en appellant du ſecours: il étoit forcé de la ſecourir ſeul. Il arroſa le viſage de Néyra de ces larmes que l'amour fait couler, & qui ſont plus touchantes que les plus vifs éclats de la joie. Il s'enhardit à eſſayer de la rappeller à la vie, par la chaleur des baiſers qu'il imprima ſur ſa bouche mourante. Au milieu des ſecours qu'il lui donnoit, le ſein de Néyra s'échappa de ſon corſet. Quelle ſituation pour un jeune homme de vingt ans auprès d'une femme évanouie qu'il adore, & lorſque la timidité ſemble bannie

par les circonſtances ! Il oſa le preſſer de ſes mains brûlantes. Malheureux ! il devoit fuir. Zelnor vertueux juſqu'alors, oublia l'honneur, & ſe retira chargé de remords. Mais quel fonds peut-on faire ſur une vertu de vingt ans.

Cependant Néyra, en revenant à elle, rougit du déſordre où elle ſe trouvoit, & lequel avoit expoſé ſes charmes à la vue de Zelnor : mais elle ignoroit la principale partie de ſon attentat. Elle avoit revu Zelnor ; & cette vue avoit affoibli le germe de mort qui couvoit dans ſon ſein. Elle conſentit à manger, dans l'eſpoir de le revoir encore. Mais ce Zelnor qu'elle chériſſoit, n'étoit plus digne d'elle ; il étoit livré aux remords : ce crime n'étoit pas le ſeul ; & à force de ſageſſe il avoit fait bien d'autres ſottiſes, ainſi que nous le verrons par la ſuite.

CHAPITRE VII.

QUELLE rencontre fait Neyra. Danger qu'il y a pour les jeunes filles de ne pas brûler les lettres de leurs amans quand elles les ont lues.

AINSI les fautes des peres, continua Hibrahim, font comme un germe fatal qui se multiplie dans les fautes des enfans. Le monde est plein de sécurités mal entendues; on soustrait une fille à tous les hommes, excepté à ses maîtres, comme si ces maîtres n'étoient pas des hommes. Une mere dit à sa fille, fuis l'amour, c'est un monstre: bien-tôt cette mere donne un festin, & elle prescrit alors à sa fille de chanter des chansons où respire l'amour le plus tendre &

le plus lascif. On lui dit ensuite que les hommes sont des traîtres dangereux ; mais on lui apprend qu'on lui destine un de ces hommes pour époux, & qu'il faudra l'aimer. D'où naissent ces contradictions? Si ce n'est qu'il est des sécurités d'usage, ainsi qu'il est des vertus de convenance. Dans un cercle à Memphis, une femme de distinction froncera le sourcil à la plaisanterie la plus innocente, & se livrera dans un petit souper, aux plus grossieres équivoques. La même femme n'osera paroître en public, tête à tête, avec un seul homme, fût-ce même son mari, mais elle recevra, étant dans son lit le matin, tête à tête, tous les hommes, excepté son mari ; parce que le public rit moins de ce qu'il sçait, que de ce qu'il voit : ce qui frappe ses yeux l'affecte plus vivement que ce qui frappe son ame. On est vertueux

que pour les autres ; il arrive rarement de l'être pour soi-même.

Ainsi les fautes de Neyra devenoient celles d'Oltane. Cette jeune amante avoit péché par l'Optique; mais a-t-on la vue bonne à seize ans ? A cet âge on est accoutumé à ne rien voir par ses propres yeux, ou l'on n'ose point avoir une ame en propre, & ou l'on ne pense que par celle des autres.

Le Chinois qui étoit accoutumé à penser par extrait, laissa entrevoir à Hibrahim, par l'inquiétude de ses mouvemens, l'ennui que lui causoit sa morale : quelque goût qu'un sage ait naturellement pour les dissertations, le petit homme eut néanmoins la politesse de s'appercevoir que son compagnon trouvoit les siennes déplacées ; il lui en fit civilement des excuses, & il continua ainsi.

La santé de Neyra reparoissoit. Un homme vint précipitament lui

remettre une lettre, & disparut sur le champ. C'étoit Zelnor lui-même ; à peine Neyra avoit eu le tems de l'entrevoir. Cette subite & courte aparition sembla lui faire pressentir une partie de ce que la lettre alloit lui annoncer ; elle l'ouvrit, & y lut ces mots.

» J'ai fait tous mes malheurs & » les vôtres ; je suis un monstre odieux » à moi-même ; mes crimes, ainsi » que mes maux, sont irréparables. » Je pars pour me dérober pour ja- » mais à vos regards, & pour tâcher, » s'il se peut, de me cacher à mes » propres yeux. Je pars, & je ne » vous laisse pas la seule infortunée : » mon sort étoit d'aimer la vertu, » & de mourir le plus coupable & le » plus malheureux de tous les hom- » mes, en faisant à la fois trois infortu- » nés. Neyra, il étoit réservé à celui » qui vous adoroit, de combler vos

» malheurs. Je vous ai vue expi-
» rante .... O Neyra ! je ne puis
» achever ; qu'il vous ſuffiſe de ſça-
» voir, que, profanée par les tranſ-
» ports de mon funeſte amour, le
» plus grand des crimes vous a ren-
» due à la lumiere.

O ma mere ! s'écria Neyra après la lecture de cette lettre, vous me l'aviez bien dit que les hommes étoient des ſcélérats. Ciel ! ajouta-t'elle en fondant en larmes, que lui avois-je fais à cet homme pour me deshonnorer ? Car il eſt clair que c'eſt cela qu'il entend par ce mot de crime qu'il a dit-il commis. Hélas ! j'avois cru qu'on pouvoit écrire à un homme, ſans qu'il en réſultât de pareils effets. Je conçois actuellement que l'amour eſt un monſtre qu'il faut fuir, puiſque Zelnor dit que c'eſt l'amour qui lui a fait faire ce grand crime. Ciel ! où fuirai-je, ma mere

va lire mon deshonneur ſur mon front ; elle eſt bonne , mais par zele elle va le rendre public ; elle dira que j'ai lu des Romants O ma mere ! je n'en lirai plus , je ne crois pourtant pas que ce ſoit les Romans qui ayent fait commettre à Zelnor cette méchante action ; car il m'a aſſuré qu'il n'en liſoit point : le barbare me haiſſoit donc bien pour me traiter ainſi. Adieu ma mere , vous n'entendrez plus parler de votre malheureuſe Neyra qui maintenant eſt indigne de vous. Cependant, malgré vos avis , ſi j'en euſſe ſçu plus long , je n'aurois pas été deshonnorée.

Et elle pleuroit avec une grande abondance ; elle ſe reſſouvint de cet oncle qui ſe nommoit Ebrecan ; elle forma le projet de s'aller jetter entre ſes bras ; de lui confier ſon ſort , & de lui demander ſes conſeils. Il obtiendra ma grace de ma mere, continuoit-

elle, ou il me donnera les moyens de la mériter ; il eſt bon, & il ſçait bien qu'on ne peut pas répondre de ſoi quand on eſt évanouie.

Ce projet ſembla très-bon à Neyra; elle traverſa les jardins en s'en applaudiſſant. La demeure d'Ebrecan étoit à quelques ſtades de celle d'Oltane. Neyra n'avoit pas prévu la longueur du chemin. Elle en fut effrayée ; bien-tôt la laſſitude s'empara d'elle ; ſes pieds délicats meurtris par les cailloux, pouvoient à peine la ſoutenir. Elle s'arrêta pour reprendre haleine, près d'une maiſon qui bordoit le chemin. Une femme en ſortit qui la vit pâle & tremblante. Cette femme ſurpriſe de voir une fille de cet âge à pied, au milieu des chemins, l'engagea à entrer dans ſa maiſon. Neyra accablée de fatigue, accepta cet offre. Quand elle ſe fut repoſée, la maîtreſſe de cette habita-

tion ſolitaire, voulut ſçavoir d'elle qui elle étoit, mais Neyra lui déguiſa ſon nom. J'allois voir, lui dit-elle, un oncle qui demeure à quelques pas d'ici, quand la laſſitude m'a forcée de m'arrêter près de votre maiſon ; mais puis-je ſçavoir à mon tour, ajouta-t-elle, à qui j'ai tant d'obligation ? Je m'appelle Akine, lui répondit la maîtreſſe de cette demeure, je n'habite ces lieux que depuis quelques jours. Il y a environ un mois que j'y fus unie avec un jeune homme de Migdol ; mais hélas ! le Ciel ſemble avoir verſé ſes plus noires influences ſur notre union, mon époux languit, attaqué d'une noire mélancolie, qui, dans la fleur de ſa jeuneſſe, le traîne à pas lents vers le tombeau ; depuis quelques jours il eſt devenu plus ſombre, & des ſanglots involontaires s'échappent de ſa bouche. Si je n'é-

tois inſtruite de la vertu de mon époux, il ſembleroit que le Ciel pourſuit ſur lui le châtiment de quelque grand forfait ; quelquefois au milieu de nos plus tendres careſſes, il paroît frémir entre mes bras, & vouloir s'en échapper avec horreur ; il a toujours différé juſques-ici ſous divers prétextes les dernieres preuves de ſa tendreſſe ; cependant tous mes momens ſont marqués par les plus tendres attentions de ſa part : il m'a dit qu'il alloit faire un voyage duquel dependoit ſa ſanté ; je ne ſçais, mais quand il ſera parti, j'ai un preſſentiment que je ne le reverrai plus.

Akine avoit à peine achevé de parler, que ſon époux entra ; ſon front humilié étoit panché vers la terre, il releva enfin ſes regards abbattus ; il palit : Dieu ! s'écria-t-il, c'eſt Neyra, vous rompez mes projets, il falloit partir ſans la revoir.

A ces mots Akine étoit reſtée immobile pendant que Neyra étoit évanouie ; cependant elle diſſimule ſon trouble, elle fait tranſporter la fille d'Oltane dans un appartement où elle lui fait donner des ſecours ; elle feint enſuite de ſortir pour donner quelques ordres. Pendant ce tems, Zelnor vole vers Neyra, réſolu d'expier ſon crime en mourant à ſes pieds.

Neyra frémit en l'appercevant ; elle voulut s'écrier, ſa voix expira, ſes lêvres avoient un mouvement rapide ſans articuler aucun ſon. Zelnor pâle & abattu, aborda le lit de la fille d'Oltane, comme un coupable qui attend ſon Arrêt ; ſes genoux trembloient ſous lui, il n'avoit point d'attitude, ſes yeux s'ouvroient ſans voir, il ne ſoupiroit point, ſon cœur étoit trop preſſé, il pleuroit encore moins, le ſeul mouvement

précipité de ſa poitrine, exprimoit le trouble de ſon ame ; il tomba à genoux au bord du lit de Neyra : barbare, que prétendez-vous de moi lui dit enfin Neyra d'une voix que l'inflexion de la douleur rendoit plus touchante. Je ne prétends rien, s'écria Zelnor d'une voix étouffée ; je voulois expirer à vos pieds, mais je n'en ſuis pas digne. O Neyra ! écoutez-moi pour la derniere fois; non, pour me plaindre, je ne le mérite pas ; non, pour entendre ma juſtification ; je n'en ai point à produire, mais pour connoître tous mes maux & les vôtres, & vous venger par l'horreur que je dois vous inſpirer.

Je ſuis marié, ajouta-t-il d'une voix ſombre ; j'ai cru me ſauver dans les bras d'une épouſe, des malheurs que je voyois prêts à fondre ſur moi. O foibleſſe de la vue de l'homme ! Ce vain remede, ſans m'arracher au

crime, n'a ſervi qu'à combler mes maux & à le rendre irréparable. Mon premier forfait fut de vous adorer. Tête à tête avec un jeune objet, voir éclore par degrés ſes talens, y contribuer par des ſoins, le voir s'élever & s'embellir comme une tendre fleur ſous la main du jardinier...... Ah! Neyra. Quel homme eſt inſenſible? Pour moi en pareil cas, la vertu de la plûpart des maîtres de Memphis, me paroît ſurprenante, & je ne conçois point comment ils font pour réſiſter à tant d'amorces. Né d'une famille eſtimée dans Migdol, mais inférieure à la vôtre, j'ai prévu l'obſtacle éternel que la fiereté d'Oltane oppoſoit à mes vœux; alors pour la premiere fois, je redoutai de vous voir ſenſible, ne pouvant eſpérer de vous voir heureuſe; alors j'évitai vos charmes, & je crus vaincre l'amour en lui arrachant ſes traits. Hélas!

mes freres me preſſoient de me marier ; je crus que la puiſſance douce & vertueuſe de l'himen aſſureroit ma tranquillité ; je me jettai aveuglement entre les bras d'Akine , comme un malade avale , en fermant les yeux, un bouillon amer dont il attend la ſanté. Après cet engagement le repos ſembla rentrer dans mon ame ; mais c'étoit un calme trompeur qui devoit être bien-tôt ſuivi de l'orage ; j'étois en cet état lorſque votre lettre parut ; elle eſt mourante, m'écriai-je ; peut-être que je ne la reverrai plus. Ah ! du moins qu'elle ſache auparavant les ſacrifices que je lui ai faits, les nœuds que je viens de contracter, en ne laiſſant mon cœur ouvert qu'à la pitié , ne ſuffiſent-ils pas pour affermir ma vertu contre un ſpectacle dangereux ; ainſi je me ſéduiſois moi-même. Comment vous rapellerai-je les circonſtances qui m'ont rendu

ſi coupable; je ne connoiſſois plus rien, je n'étois plus à moi, mon ame avoit ceſſé ſes fonctions, & mes ſens conſomerent le crime ſans le ſentir.

Cependant l'épouſe de Zelnor avoit écouté cette converſation. La jalouſie ſouvent aveugle, eſt éclairée chez les femmes. Akine étoit jalouſe, parce que Zelnor étoit plus jeune qu'elle; elle craignoit plus de le perdre, qu'elle ne ſongeoit à mériter de le conſerver. Zelnor étoit encore à genoux lorſqu'elle entra chez Neyra; elle lança à la fille d'Oltane un regard amer & ironique qui l'eût humiliée, ſi dans les grandes douleurs l'ame étoit ſuſceptible de ſenſations étrangeres à l'objet dont elle eſt affectée. Neyra étoit retombée en foibleſſe. Zelnor jugea alors à propos de ſe retirer par diſcrétion, & cette diſcrétion fut en-

core la cauſe d'un nouveau malheur.

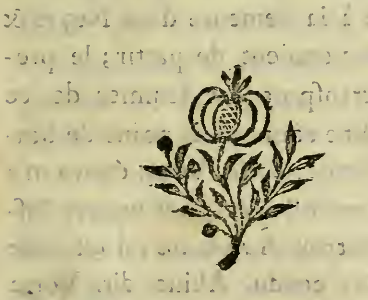
L'épouſe de Zelnor dans le premier accès de ſa jalouſie, oſa abuſer de la ſituation de Neyra pour chercher elle-même quelque témoin convaincant dont ſa vengeance pût faire uſage. Elle venoit d'entendre que Neyra avoit écrit à ſon époux; elle jugea que Zelnor devoit avoir auſſi écrit à la fille d'Oltane; elle ne fut pas long-tems ſans en trouver la fatale preuve; cette lettre, Neyra la portoit dans ſon ſein: heureuſe de cette découverte, Akine ne ſongea plus qu'à ſecourir ſon ennemie pour rendre ſa vengeance plus cruelle; elle avoit dévoré cette lettre avec une joie barbare, & dans ſon tranſport elle vola chez la mere de Neyra.

Zelnor inquiet de la précipitation avec laquelle il avoit vu ſortir ſon épouſe, revola vers Neyra; en ce

moment elle cherchoit la lettre qu'elle avoit perdue ; ſon trouble apprit à Zelnor de quelle lettre il s'agiſſoit : il ne douta point que ſa femme ne l'eût trouvée. Neyra & lui prévirent tous les malheurs que cette avanture alloit entraîner. O Ciel ! ſecoure-moi, s'écria-t-elle. Ciel ! faut-il donc que je ſois deshonnorée publiquement. Ai-je aſſez éprouvé de maux par ma ſaute & par vous cruel Zelnor : barbare, que manque-t-il aux malheurs que tu m'as cauſé, que tardes-tu ? Couronne tes forfaits en m'arrachant la vie ; mais que me ſert de t'accabler ? Je lis ton affreux remords ſur ton front pâle & conſterné ; hélas ! de quoi me ſert ton remords, qu'à me rendre plus infortunée ; que dis-je ? Au nom des Dieux, arrache-moi de ces lieux, entraîne-moi loin de tous les regards : témoin de ma honte, conduis-moi parmi

parmi les Prêtresses d'Osiris. Ciel ! à quoi me réduis-tu dans mon malheur, qu'il faille que ce soit de l'auteur de tous mes maux que j'attende encore mon secours.

Zelnor fit préparer à la hâte une voiture où Neyra & lui se placerent. Bien-tôt ils perdirent de vue les hautes Tours de Mygdol, contens de sortir d'un écueil, sans voir devant eux le précipice où ils alloient retomber. Les fautes de l'amour sont comme une chaîne; la premiere entraîne toutes les autres.



CHAPITRE VIII.

Comme quoi Neyra & son amant voyagent ensemble. Accident terrible qui leur arrive en chemin. Avanture de Neyra dans la Forêt. Danger qu'elle éprouve.

OLTANE qui, comme vous l'avez vu, étoit de toutes les Egiptiennes la femme la plus susceptible sur l'article de l'honneur, vola avec Akine à la demeure d'où Neyra & Zelnor venoient de partir; le premier transport des femmes de ce tems là ne connoissoit point de bornes. Oltane s'écria. Votre époux m'a enlevé ma fille; & pour vanger l'affront fait aux *Kambados*, il est juste qu'il soit pendu. Akine dit. Votre fille est la cause que mon époux me

quitte ; il eſt néceſſaire qu'elle ſoit enfermée pour la vie au Grand-Hôpital Général de Memphis ; quoique ma fille me ſoit encore bien chere, dit Oltane, j'y conſens, pourvu qu'on pende votre époux. Hélas ! s'écria Akine, quelque douleur que j'aie à le voir pendre, je me ferai l'effort d'y ſouſcrire, pourvu que votre fille ſoit enfermée.

L'affaire fut portée devant les Juges, & la Sentence obtenue telle qu'elles la deſiroient.

Cependant Neyra & Zelnor faiſoient route vers Rinocorure. Ils ne s'étoient point encore parlé ; ils craignoient de ſe regarder ; ils craignoient encore plus de s'entendre. Zelnor tenoit encore la main de Neyra qu'elle lui avoit donnée pour monter en voiture, & ne ſachant pas qu'il la tenoit, il n'avoit pas encore ſongé à la lui rendre, ni elle à la re-

tirer. Elle rompit enfin la premiere le ſilence, & lui dit ſans le regarder; hé bien Zelnor! qu'allons-nous devenir; Quoi! c'eſt avec vous que je ſuis, vous près de qui je ſens mon dépit s'affoiblir par un charme affreux que je ne conçois pas; vous enfin dont le dernier crime eſt de m'avoir appris que je vous aime. Hélas! mon ignorance à cet égard, eût été un malheur de moins pour moi, mais il vous étoit réſervé de combler tous mes maux. Elle ſe tut, & s'enhardiſſant à le regarder, vous ſçavez, continua-t-elle, que je ſuis née avec des principes de ſageſſe & de vertu; ſi vous êtes né vertueux vous-même, comme je le crois, vos maux égalent les miens, & vous n'êtes que trop puni; & ſi j'ai encore quelque grace à demander à mon boureau, ajouta-t-elle en le regardant

avec une expreſſion douloureuſe, partez dès l'inſtant même que je ſerai arrivée parmi les Prêtreſſes d'Oroſmade. Sauvez-moi de l'horreur que je dois éprouver à vous voir; éloignez-vous pour jamais d'une infortunée que vous avez deshonorée, qui vous doit tous ſes maux, qui rougit de les mériter, qui expira dans le ſilence de la plus auſtere retraite, le forfait involontaire de vous aimer, & dont le deſtin eſt de vous adorer, en frémiſſant, jusqu'au tombeau.

Quelle fatalité préſide à notre deſtinée, s'écria Zelnor. O Neyra! vous que j'admire & que je reſpecte après vous avoir outragée; non, vous n'entendrez plus parler du malheureux Zelnor. Qui! moi j'oſe dire que je vous ai aimée? Non Neyra, je n'eus que les fureurs de la paſſion, ſans avoir les vertus de

l'amour; j'ai trahi ma femme & j'ai deshonoré mon amante; j'ai rendu malheureux tout ce qui devoit m'être cher : quels crimes me reste-il à commettre. O Neyra ! je suivrai l'exemple que votre vertu me donne, je n'irai point trahir une seconde fois mon épouse en portant dans ses bras un cœur enflammé pour un autre; je n'irai point lui faire des sermens de vous oublier que je ne lui tiendrai pas. Malheureux l'homme qui compte sur ses propres forces. Chaque instant me rappelleroit votre image, & chaque pas vers mon épouse me rendroit adultere. J'irai m'ensevelir chez les Flamines, Prêtres de Jupiter; je ne demanderai point à ce Dieu de faire descendre le repos dans mon cœur; mes peines & mes remords y doivent être mon châtiment, mais je le prirai de prendre mes souffrances en expiation de

mes crimes, & de ne punir que moi ſeul des maux que j'ai cauſé.

Neyra admira tout bas la réſolution de Zelnor. Hélas! ſe dit-elle en elle-même, il ne me paroiſſoit né pour le crime; pourquoi m'a-t-il forcée de le haïr? Ils ſe promirent tous deux en pleurant, de chercher à s'oublier; mais leurs foibles yeux ne voyoient pas au-deſſus de leur tête l'orage qui les menaçoit. Ce qu'ils n'avoient pas prévu arriva; les eſpions envoyés après eux avoient découvert leur marche; ils furent atteints & arrêtés.

L'Officier chargé de les arrêter de la part des trente Juges établis à Memphis, lequel ſe nommoit Hiemor, étoit un gros homme dur & féroce qui s'étoit enrichi en faiſant ſon métier. Il annonça ſans ménagement à Zelnor, qu'il étoit condamné à être

pendu, & Neyra à être enfermée au Grand-Hôpital Général de Memphis. Zelnor fut enchaîné & placé dans une voiture ſéparée ; l'Officier crut devoir ſe charger de tenir compagnie à Neyra, & il ſe plaça à côté d'elle dans une autre voiture.

La douleur porte une impreſſion reſpectable & en impoſe aux hommes les plus groſſiers. Hiemor contraignit ſes yeux à devenir plus doux ; il s'humaniſa juſqu'à prendre la main de Neyra qu'elle lui laiſſa avec indifférence, & ſans le regarder. L'Officier des trente Juges, malgré le triple airain qui couvroit la ſurface de ſon cœur, s'apperçut que cette main étoit jolie, & ſes yeux, pourſuivant la gradation, remarquerent que le bras étoit digne de la main ; cette remarque fit ſoupirer ce cœur qui n'avoit jamais ſoupiré dans ſa vie. La beauté du bras de Neyra

conduiſit

conduisit Hiemor à s'appercevoir de celle de son visage. Il essaya à radoucir les inflexions rudes de sa voix; il se rapetissoit sur les coussins pour tenir moins de place & de peur de la gêner; il lui ramassa trois fois son éventail, complaisance extraordinaire; il l'appelloit sa belle enfant; il lui disoit de ne pas pleurer, que cela ne seroit rien; il se taisoit ensuite comme pour se reposer de l'effort qu'il avoit fait; il soupiroit à demi bas, puis il toussoit pour faire prendre le change à Neyra, comme s'il eut honte d'avoir soupiré, & Neyra continuoit de pleurer sans l'entendre & sans le regarder.

On arréta à un caravansera pour coucher. Hiemor s'empressa à donner la main à Neyra pour l'aider à descendre de voiture, & la lui serra si fort, qu'elle fit un cri; il s'excusa sur la précipitation avec laquelle il

avoit voulu lui être utile ; elle parut se contenter de cette excuse ; il en ajouta rapidement beaucoup d'autres, auxquelles elle ne fit pas attention ; elle continua de marcher sans lui redonner la main, & ce second moyen d'Hiemor fut encore sans effet.

Hiemor se reposa sur les flambeaux, & espéra qu'ils lui donneroient une hardiesse à laquelle le jour est moins favorable ; il eut soin de faire placer Zelnor dans une chambre séparée, & projetta de souper seul avec Neyra. Il se ressouvint que le vin donnoit de la hardiesse, il en but & s'yvra ; bien-tôt il s'endormit & il ronfla profondément. Neyra résolut de profiter de cet instant pour s'évader. Il étoit dit que Neyra feroit toujours des sottises avec les meilleures intentions du monde ; elle avoit lu quelques romans qui

paroiſſoient en ce tems-là. Son ſort lui parut ſemblable à celui de ces Héroïnes errantes & malheureuſes. Sans guide & abandonnée à elle-même, elle ne vit point d'autre parti que de les imiter; elle en avoit vu parmi elles de très ſages, dont les fuites dans de pareils cas avoient produit de très-bons effets; elle penſoit fermement qu'il y avoit toujours des aziles tout prêts pour les infortunées errantes; elle ſongea, à la vérité, à Zelnor qu'elle abandonnoit à ſon deſtin; je dois le haïr, diſoit-elle. Hélas! & quand je ne l'abandonnerois pas, il n'en ſera pas moins pendu. Elle paſſa de cette réflexion aux moyens de ſon évaſion; ils s'offrirent aiſément, & elle réſolut d'en profiter. Quand la vue eſt une fois troublée, elle ne ſe fixe plus que pour s'égarer.

Le lieu où Neyra & Hiemor ſou-

poient, étoit au rès de chauſſée, & avoit une fenêtre qui donnoit ſur le grand chemin que bordoit un bois fort épais. Elle ſe ſervit des deux draps du lit qu'elle noua enſemble & qu'elle attacha à un crampon de fer qui tenoit à la fenêtre. Après s'être ainſi laiſſée couler juſqu'en bas, elle ſe jetta précipitamment dans le bois, & réſolut de s'y tenir cachée, juſqu'à ce qu'avec moins de péril elle pût prendre une route qui la délivrât du danger qu'elle venoit de courir.

Alors au lieu de ſonger à ſes propres malheurs, elle penſoit à Zelnor qui alloit être pendu, & elle s'en affligeoit extraordinairement. Il eſt toujours plus douloureux à une femme de perdre ſon amant que ſon honneur. Enſuite elle conſidéroit l'imprudence de s'être expoſée à ſervir de pâture aux bêtes féroces, & cette

crainte fuſpendit toutes les autres. Quelque inſenſible qu'on puiſſe être à la vie, on s'accoutume difficilement à l'idée d'être mangé des bêtes. Quoi qu'à ſeize ans on ne connoiſſe pas encore tout le prix de la vie, Neyra pleura alors ſur l'imprudence de ſa démarche. Elle apperçut de la lumiere ; elle courut vers l'endroit d'où partoit cette clarté. C'étoient cinq ou ſix Soldats de la garniſon prochaine, qui faiſoient pendant la nuit le métier de braconniers ; ils furent étrangement ſurpris de voir à cette heure au milieu d'une forêt une jeune fille éplorée & pleine d'attraits. La délicateſſe & les égards ne logent gueres dans l'ame des Soldats, & encore moins dans celle des Braconniers. Le démon de la concupiſcence éveilla leur brutal apétit, & fomenta les diſſenſions de la jalouſie ; le plus prudent d'entr'eux pro-

poſa d'attacher Neyra à un arbre, de crainte d'évaſion de ſa part, & de ſe battre enſuite pour décider de la poſſeſſion de cet objet ; le combat fut ſanglant & meurtrier. Le ſang de ſes odieux prétendans réjaillit juſqu'à elle. Quel ſpectacle pour un jeune objet ! Combien maudit-elle alors ſa fatale imprudence ? La terre fut en un inſtant jonchée de cadavres ; ils tomberent preſque tous à ſes pieds, en quittant la lumiere avec des juremens effroyables.

La pouſſiere, les cris des mourrans, ſon propre trouble lui déroberent le reſte de ce ſanglant ſpectacle. O Ciel ! ſe dit-elle, comment ſe peut-il que les hommes qui paroiſſent ſi fort attachés à la vie, ſoient toujours prêts à la prodiguer pour la cauſe la plus foible & ſouvent la plus honteuſe. Elle achevoit à peine cette réflexion, qu'elle vit

accourir un homme qui vola à l'arbre où elle étoit pour la détacher. Ciel ! prens pitié de moi, s'écria-t'elle ; ſuis-je donc deſtinée à ſervir deux fois involontairement à la brutale paſſion des hommes.



CHAPITRE IX.

QUEL homme Neyra trouve dans la Forêt. Avantures désagréables, qui lui arrivent. Rencontre qu'elle fait d'une vieille.

NEYRA frémit en sentant les mains qui la détachoient ; l'effroi rend encore les objets plus affreux qu'ils ne sont ; elle n'osoit lever ses yeux timides sur celui qui la pressoit dans ses bras effrayants : quand ses liens furent rompus, arrête, s'écria-t-elle ; arrête, barbare, ou je vais me donner la mort. Pendant ces mots, un de ces regards s'échappa sur son redoutable agresseur ; il étoit à ses genoux. O Ciel ! poursuivit-elle, est-ce Zelnor ? Est-ce vous odieux & cher objet ? Est-ce l'affreux auteur de mes

maux qui devient mon libérateur ? Tandis qu'elle parloit il lui pressoit les mains qu'il arrosoit de ses larmes. O trop aimée & trop fatale Neyra, disoit-il, par quel bonheur te revois-je. Hélas ! voilà le premier bienfait que t'ait produit ma présence; mais je serois trop heureux s'il devoit être sans mêlange. Le Ciel semble n'avoir formé mon cœur qui t'adore, que d'un poison funeste qui doit corrompre à jamais tes jours; & en parlant ainsi, Zelnor disoit vrai, & il lisoit dans l'avenir.

Quand Neyra eut appris à Zelnor par quel moyen elle se trouvoit à une heure aussi indue liée à un arbre au milieu d'une forêt, il lui dit. Dans le trouble causé par votre fuite, je me suis échappé & j'ai brisé mes liens ; je suis entré dans ce bois ; j'ai entendu les cris d'une femme ; je portois votre image avec moi, &

je me disois ; il n'est point d'autre femme sur la terre qui puisse avoir besoin de secours ; j'ai volé, j'ai mis en fuite le reste de vos agresseurs. Hâtons-nous pendant que la nuit nous favorise, d'arriver par des routes qui me sont connues, jusqu'à la Ville prochaine. En attendant il est à propos que nous changions d'habit, de crainte d'être découverts, & tandis que je me revêtirai de celui d'un de ces hommes qui sont expirés, vous braverez à couvert sous le mien, les vaines poursuites de nos gardes ; quoi ! dit Neyra, je déguiserois mon sexe ? Hélas ! quand une femme commence à en dépouiller les vêtemens, elle n'est pas loin d'en dépouiller les principes. Zelnor qui lui avoit déjà prouvé tant de choses, la rassura. Hé bien, reprit-elle, je consens à tout ; que peut-il m'arriver de pis que ce qui m'est arrivé ?

La douleur & la fatigue avoient épuiſé ſes forces ; Zelnor la porta dans ſes bras. Dans cette attitude, elle diſoit tout bas ; quoi ! cet homme qui doit m'être à jamais odieux, me mettra-t-il toujours dans le cas d'avoir recours à lui. Profitons cependant de ſon ſecours ſans tirer à conſéquence ; il viendra un tems où je me promets bien de ne le plus revoir. Dieux ! pardonnez-moi, ajoutoit-elle, vous voyez bien que ce n'eſt pas ma faute, ſi je ſuis à préſent dans ſes bras. Ils marchoient en faiſant chacun des réflexions ſéparées, & ils arriverent à Peluſe au lever de l'aurore.

Zelnor ſongea en arrivant, à aller acheter des habits ; mais par un hazard ſurprenant il trouva ſes poches ſans argent. L'Officier des trente Juges, en confiſquant ſes papiers, avoit apparamment par mégarde auſſi confiſqué ſon argent.

Neyra n'en avoit point ; en ſortant de chez ſa mere elle n'avoit pas penſé qu'elle en auroit eu beſoin, d'autant mieux qu'elle ne ſe reſſouvenoit point du tout d'avoir lu dans ſes livres, que les Héroïnes malheureuſes qui voyageoient euſſent beſoin d'argent. Zelnor chercha ſa montre, mais par la même mépriſe des gens qui l'avoient arrêté, elle avoit ſuivi ſa bourſe, ainſi que le reſte de ſes bijoux. Il reſta morne & penſif, & priant Neyra d'entrer pour un moment dans une mazure inhabitée à l'entrée du Fauxbourg ; il diſparut comme un éclair, en l'aſſurant qu'elle le reverroit avant peu.

Neyra parut un peu ſurpriſe de l'incivilité de Zelnor ; cependant, dit-elle, il faut bien qu'il ait de bons motifs pour me laiſſer ainſi ſeule & expoſée à mille dangers. S'il a été aſſez barbare pour me deshonorer,

ce n'eſt pas une raiſon de croire qu'il le ſoit aſſez pour vouloir ma mort.

Elle parloit ainſi lorſqu'un Sergent de Peluſe paſſa par haſard près de la maſure ; par haſard il prit envie à ce Sergent d'y entrer. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur Neyra, déguiſée en homme, qu'il s'écria, en lui diſant ; beau jeune homme, à quoi te ſert ce déguiſement & cette retraite où tu te caches? Crois-tu qu'ils te faſſent éviter la mort que l'on deſtine aux lâches déſerteurs ? Neyra pleuroit & ne comprenoit rien à ce diſcours ; envain tu pleures, continua le Sergent, ces larmes conviennent à ta figure efféminée, mais elles ne te ſauveront pas de quarante bons coups de fuſils dont il ne te ſera pas fait grace d'un ſeul. La cervelle d'une ſi belle tête aura bonne grace à ſauter en l'air.

Neyra comprit que ce Sergent la

prenoit pour quelque Soldat qui avoit déserté; elle pleura amerement de cette fatale méprise qui alloit lui faire casser la tête : mais, hélas! se dit-elle, il vaut encore mieux mourir que de me découvrir, quoique le Ciel sache que mes intentions ont été bonnes jusques ici. Que dira Zelnor quand il saura qu'on va me casser la tête? Il dira que c'est sa faute, & que tous mes malheurs devoient venir par lui. Hélas! je lui pardonne encore, & Dieu veuille seulement qu'il ne soit pas pendu.

Ce Sergent fit signe à quelques hommes qui le suivoient; ils chargerent de liens les mains délicates de Neyra; l'un d'eux osa meurtrir son beau visage, & ils la conduisirent à Peluse.

Le Chef de la Troupe la fit traîner au suplice dans la grande place de Peluse, au milieu de soixante

Soldats armés de fusils. Tous les Habitans qui se pressoient sur son passage pleuroient de compassion & admiroient sa bonne mine, & principalement les femmes qui trouvoient que c'étoit grand dommage de casser la tête à un si beau jeune homme.

Neyra étoit à genoux les yeux bandés ; le Chef donna aussi-tôt le signal pour tirer ; soudain un jeune Soldat envisageant Neyra, s'écria ; qu'allez-vous faire, ce n'est point un déserteur ainsi que vous le croyez, c'est une jeune fille à qui vous allez casser la tête. Le jeune homme qui parloit ainsi étoit Zelnor lui-même, Soldat dans la même troupe.

Il venoit de s'engager pour sauver Neyra de la misere ; il s'étoit vendu pour une modique somme, afin que cette somme pût au moins la secourir quelque tems. Il étoit volé à la masu-

re, & il n'avoit plus retrouvé Neyra. Le Chef à ces détails marquoit son étonnement, & sembloit douter s'il devoit ajouter foi aux paroles de Zelnor. En ce moment un autre jeune homme sorti de la foule des spectateurs, s'avança, & dit; je ne sçais si ce jeune homme est une fille ou non; mais à coup sûr il n'est point le déserteur qu'on veut punir: car c'est moi qui le suis; en disant ces mots il se précipita parmi les soldats, & demanda son suplice en livrant le coupable à la place de l'innocent.

Le Chef fut attendri. Il fit grace au déserteur. Quand à ce jeune homme, ajouta-t-il, si c'est une fille, ce ne peut être qu'une avanturiere, & en ce cas elle en sera quitte pour passer par les verges; en achevant ces paroles il fit conduire Neyra en prison.

Elle parla encore en elle-même, chemin faisant, & se dit, il est donc arrêté que ce Zelnor ne doit me tirer d'un abyme que pour me précipiter dans un autre. Tous les maux que j'éprouve me doivent donc venir de lui. Il faut bien qu'il soit coupable; puisque les Dieux tournent ainsi contre moi & contre lui-même tout ce qu'il croit faire pour une bonne cause. Dieux ! je serai donc fouettée, il valloit beaucoup mieux qu'on me cassât la tête. Hélas ! je sens qu'en me faisant connoître je ne passerois point sans doute par les verges ; il vaudroit bien mieux courir le risque d'être enfermée au Grand-Hôpital Général de Memphis, que de souffrir l'immodestie de paroître nue au milieu de quarante mains barbares & robustes qui me meurtriront les épaules. Mais Zelnor seroit découvert ; il m'a bien fait du

mal ; il m'a deshonorée ; mais quoi qu'il ait fait : hélas ! eſt-ce à moi à le faire pendre.

En finiſſant ces mots elle entra dans la priſon. Je ne ſçais comment le Chef fit ; mais il fut inſtruit du ſexe de Neyra, & quoiqu'il la trouvât jolie, il ne révoqua point ſa ſentence. Le jour de l'exécution fut fixé au lendemain.

Cependant Hiemor n'étoit payé que pour les arrêter, & non pour courir après eux s'ils s'échappoient ; par conſéquent il ne s'en donna pas la peine. S'il croyoit avoir quelque reproche à ſe faire, c'étoit de n'avoir pu ramener Neyra, & il ſe promettoit bien de ne plus s'yvrer quand il ſeroit chargé de conduire une jeune fille.

Le jour qui devoit éclairer l'exécution de Neyra, le Chef des Soldats fut touché de ſes pleurs ; il lui fit propoſer un accommodement hon

nête ; on n'a pas bien ſçu de quel genre étoit la propoſition, mais il eſt certain que Neyra répondit qu'elle aimoit mieux paſſer par les verges.

Zelnor devoit être préſent à ce cruel ſpectale ; il devoit lui-même ſur ce beau corps qu'il idolâtroit, donner à ſes compagnons l'exemple de la cruauté. A l'aſpect de tant de charmes qui alloient être enſanglantés par ſes mains, il tomba évanoui ; il fut tranſporté en priſon. Ses camarades acheverent ſans lui cette cruelle exécution. Ce corps qui ne devoit être couvert que des baiſers de l'amour, fut déchiré & meurtri par les flétriſſures de quarante mains barbares, & Neyra après cette opération fut bannie & conduite hors des murs de la Ville.

A peine avoit-elle fait quelques pas, que ſes forces affoiblies lui man-

querent ; elle s'assit sur une pierre & déplora sa situation. O Zelnor! disoit-elle, comptons maintenant tous les maux que je souffre par toi. J'ai été deshonnorée; j'ai fui avec toi; j'ai été à la veille de servir encore à la brutale passion de cinq Soldats ; je viens de passer par les verges ; je suis bannie & ne sçais où aller. Elle pleuroit & disoit, & tout cela pour avoir écrit à Zelnor ; sans cette imprudence, il ne me fût point venu voir ; je ne me serois point trouvé mal, & il ne m'eût point deshonorée; je n'aurois point été chez lui ; sa femme n'eût point vu cette fatale lettre ; je ne me fusses point enfui avec lui ; il ne seroit point en prison, & il ne courroit point le risque d'être pendu. Elle se désoloit & continuoit de pleurer abondamment, lorsqu'une vieille femme passa ; elle demanda à Neyra le sujet qui la faisoit pleurer : Neyra lui fit en

ſanglotant une fable que la vieille crut ou qu'elle fit ſemblant de croire, & ſe vit forcée d'y inſérer malgré elle la circonſtance des verges qui étoit trop fraiche & trop récente pour la diſſimuler.

La vieille la conſola & loua la réſolution qu'elle avoit priſe d'entrer dans une maiſon de Prêtreſſes. Oroſmade vous ſoit en aide, ma chere enfant, ajouta la vieille, à quelque choſe malheur eſt bon, puiſque cette avanture m'a fait vous rencontrer ; je ſuis attachée à la maiſon d'un jeune Seigneur Egyptien qui demeure à quelques pas d'ici. Vous ne ſçauriez croire combien il eſt obligeant & ſur-tout pour les jeunes filles qui ſont aimables comme vous ; il faudra lui raconter votre hiſtoire. Non pas ma mere, interrompit Neyra, je ne veux pas que ce jeune Seigneur ſache que j'ai été fouettée, c'eſt bien aſſez que vous le

fachiez. Oh ! quant à moi, reprit la vieille, je ſuis diſcrette. Ce jeune Seigneur doit partir demain pour Memphis où il a une ſœur Prétreſſe d'Oſiris. Il ſe fera un plaiſir de vous y conduire, car il eſt fort galant. Tant pis, interrompit encore Neyra, la galanterie des hommes m'a cauſé trop de malheurs pour que ce reſſouvenir ſorte ſitôt de ma mémoire; mais n'importe s'il eſt grand Seigneur, il a de la vertu, il n'abuſera point d'une jeune fille qui implore ſes bontés. Les gens au-deſſus des autres hommes par la condition, mériteroient-ils le titre de grands, ſi leur ame ne répondoit à leur naiſſance.



CHAPITRE X.

Quel est le Seigneur Egyptien ; quel accueil en reçoit Neyra ; résolution courageuse par laquelle elle échappe à une aventure périlleuse.

NEYRA, en arrivant au Château, trouva à l'entrée du pont un petit homme pâle, qui sembloit n'avoir qu'un souffle de vie. Vous voyez, dit la Vieille, le Seigneur Nocrater à qui appartient ce Château. En même-tems le petit homme s'empara familierement de la main de Neyra, qu'il baisa plus familierement encore. Il s'écria fort haut, qu'il la trouvoit jolie comme un Ange. Où diable, cria-t-il à la vieille, as-tu fait cette trouvaille ? De par Orosmade cet enfant est merveilleuse ! & sur le champ il la conduisit dans un sallon, où il la pré-

ſenta à cinq ou ſix amis, avec leſquels il devoit ſouper.

Ils ſe leverent tous en tumulte & s'approcherent d'elle pour la conſidérer de plus près; ils obſerverent l'élégance de ſa taille, ils louerent tour-à-tour & expérimentalement la beauté de ſes bras & celle de ſa gorge, & pendant cet examen Neyra diſoit tout bas, en pleurant, que veut dire ceci, & où m'a-t-on conduite? Je crains bien que cette aventure ne ſoit pire que celle des verges.

Le repas fut gai; la converſation tomba ſur les femmes Egyptiennes. Je les connois trop, diſoit Nocrater, pour les craindre; je jure bien qu'elles ne me feront jamais faire de folies; je reſpecte beaucoup les gens qui jadis ſe noyoient pour elles; mais quant à moi je ne me noyerai point.

Les amis de Nocrater, qui n'étoient pas habitans de Memphis, ne prirent

rent congé de lui, que lorſqu'ils furent fort yvres; & après avoir embraſſé familierement Neyra, ils ſe retirerent, en leur ſouhaitant à tous deux une bonne nuit.

A ce mot de nuit Neyra frémit; que veut dire cette nuit, dit-elle à Nocrater, lorſque ſes amis furent partis? Oui parbleu, ils ont raiſon, ma belle Reine, dit le petit homme, en lui paſſant la main ſur la gorge, vous êtes faite pour faire paſſer la nuit la plus délicieuſe à un galant homme. Mais à propos, il eſt tard, continua-t-il, en regardant à ſa montre, quand il vous plaira, mignone, nous nous retirerons.

Comment, Monſieur, reprit Neyra, d'un air effrayé, eſt-ce que vous prétendez que nons paſſerons la nuit enſemble? La demande eſt adorable, repartit le petit homme, en

éclattant de rire ; eh ! mais je vous le demande à vous-même, & ſur le champ il ſonna.

Non, Monſieur, il n'en ſera rien, lui cria Neyra, vous ne me connoiſſez pas ; je ſuis une fille vertueuſe. Oh ! je n'en doute point, repartit le Seigneur Egyptien, je ſçais mon enfant que tu es une fille fort ſage ; moi j'aime la vertu, & c'eſt la tienne que je veux récompenſer. Ah ça, ne va point me faire d'éclat devant mes eſclaves ; je te crois trop bien élevée & trop raiſonnable pour cela. Les eſclaves de Nocrater arriverent. Conduiſez, leur dit-il, cette créature à mon appartement. Cette petite fille eſt un peu mutine, & a beſoin d'être formée. Puiſſant Oroſmade ! où ſuis-je, diſoit Neyra pendant qu'elle montoit ? Maudite vieille ! O Ciel ! ferai-je toujours des fautes ? Ne verrai-je jamais devant moi ?

Ciel ! daigne m'inſpirer, que faut-il donc que je devienne?

Ce petit monologue fut terminé à l'entrée de l'appartement par le Seigneur Egyptien, qui congédia ſes eſclaves & reſta ſeul avec Neyra ; Eh ! mais tu fais l'enfant, lui dit-il en l'embraſſant plus que familierement ; & pendant ce peu de mots il cherchoit à la deshabiller. Non, dit Neyra, ou vous m'arracherez plutôt la vie ; & le petit homme continuoit toujours à lui ôter tantôt une manchette, tantôt ſa reſpectueuſe. Neyra, ſe ſentant preſque nue, & frémiſſant à l'approche du danger, s'échappa précipitamment du fauteuil où Nocrater la retenoit. Il la pourſuivit. Au nom des Dieux, s'écria-t-elle, en ſe jettant à genoux, ceſſez votre odieuſe entrepriſe, je vous en conjure par tout ce qui doit vous être cher ; aſſez d'autres plus

jolies que moi se feront peut-être un bonheur de ce qui feroit mon plus grand supplice. Quelle volupté barbare trouveriez-vous dans des faveurs arrachées par la violence ; n'espérez pas au reste d'en venir même jusques-là, tant qu'il me restera un souffle de vie. Assassinez-moi du moins avant de pousser plus avant vos fureurs ; si mes pleurs & vos remords ne peuvent rien sur votre ame, un crime de plus ne doit pas vous coûter.

En vérité, dit le Seigneur Egyptien, tu prêches comme un Ange, & cela m'engage encore mieux à te prouver l'amour que j'ai pour toi. En achevant de parler, ses yeux étoient étincelans, & pétilloient du feu de la débauche ; il la prit entre ses bras, & voulut consommer son crime. Eh bien ! dit Neyra, tu n'auras qu'un corps inanimé en proye

à tes odieux tranſports : & ſaiſiſſant à ces mots l'épée de Nocrater, elle alloit s'en percer ; il l'arrêta & il ne douta point qu'elle n'eût achevé ſon deſſein ; la vraie douleur n'en impoſe point. Tout Seigneur qu'il étoit, tant de vertu le frappa. On prétend qu'il convint alors qu'il étoit au moins dans le monde une femme eſtimable. C'eſt le propre de la vertu d'être reſpectable, même aux plus libertins. Il ſe promenoit à grands pas, & s'écrioit : ah ! maudite vieille, tu m'as trompé. Quoi, Monſieur, elle ne vous a donc pas inſtruit de mes motifs, interrompit Zeyra, en les lui détaillant ? Moi point du tout, reprit Nocrater, & voilà pourquoi je vous ai manqué : car je vous jure que je ſuis l'homme de l'Egypte le plus reſpectueux envers les femmes. Mais que diable, jolie comme vous êtes, quelle eſt votre

manie de vous aller enterrer parmi des Prêtreſſes. On ne vous a point trompée, j'ai une ſœur Prêtreſſe d'Oſiris, il eſt vrai que je ne la vois pas ; cependant je ſuis convaincu qu'à ma conſidération elle vous recevra. Je dois aller demain à Memphis pour aider à faire pendre un jeune homme qui eſt actuellement dans les priſons, lequel a quitté ſa femme pour enlever une petite créature, & je profiterai de cette occaſion pour arranger votre entrée parmi les Compagnes de ma ſœur. Que dites-vous ? quel jeune homme, s'écria Neyra d'une voix émue ? Que ces Juges ſont cruels ! & comment peut-on pendre un jeune homme? On dit qu'il s'appelle Zelnor, répondit Nocrater. Mais ciel ! quel intérêt, reprit Neyra, plus émue encore, avez-vous à la mort de cet homme ? Moi aucun, repartit Nocrater, je ne l'ai jamais vû ; ce n'eſt qu'à la ſollicitation de ma famille

que je m'employe à tout ceci. Il a épousé ma sœur, que je n'aime point, & avec laquelle je suis brouillé ; on sçait que je suis parent du chef du Sénat, & l'on m'a engagé à venger l'affront fait à ma sœur. Il n'est d'ailleurs pas mal que ce Zelnor soit pendu, pour lui apprendre à vivre & pour instruire ses pareils à ne point s'égaler aux gens de qualité.

Eh! sçavez-vous, Monsieur, dit Neyra, en s'efforçant de cacher son trouble, le nom de celle que ce Zelnor a enlevée. Je ne l'ai jamais vûe non plus, répondit Nocrater, je sçais seulement qu'elle s'appelle Neyra ; que cette petite fille est une créature fort dangereuse ; & que sa mere est une folle.

Non, Monsieur, s'écria Neyra ; entraînée par la violence des mouvemens qu'elle éprouvoit ; je connois cette mere, & je peux vous as-

ſurer que c'eſt une femme très-reſpectable, & qui méritoit une autre fille que cette Neyra dont vous me parlez. Cependant détrompez-vous auſſi ſur le compte de cette derniere, il eſt vrai qu'elle s'eſt attiré bien des malheurs par ſa faute, mais elle eſt encore plus malheureuſe que coupable; je ſçais que ſon cœur eſt pur, qu'il n'a péché que ſans intention, & qu'on doit lui pardonner des fautes, dont elle a été trop ſéverement punie.

Qu'entends-je, reprit Nocrater avec étonnement? Eſt-ce vous qui parlez pour Neyra? Ou ne ſeriez-vous point vous-même cette Neyra? Oui, Monſieur, repartit-elle alors, en fondant en larmes, & cédant à l'effuſion de ſon cœur, vous la voyez, je la ſuis cette malheureuſe fille d'Oltane, cette créature ſi coupable, mais qui n'a jamais ceſſé d'être eſti-

mable ; tout mon crime eſt d'avoir aimé Zelnor ſans le ſçavoir & ſans le vouloir. Hélas ! il en eſt plus puni que moi, puiſqu'il va perdre le jour.

Son ſort peut-il être à plaindre, reprit Nocrater ? Il n'eſt point malheureux puiſqu'il eſt aimé, & je ne ſuis point ſurpris qu'il ait abandonné ma ſœur pour vous : car à ſa place j'en aurois fait de bon cœur tout autant. Mais écoutez, pourſuivit-il, après s'être recueilli un inſtant en lui-même, ſi la vie de ce Zelnor vous eſt chere, il y a moyen d'arranger tout cela ; je vous aime pour le moins autant qu'il vous aimoit ; vous êtes malheureuſe ; vous n'avez point d'aſyle ; tout le monde peut n'être pas d'auſſi bonne foi que moi ſur l'article de votre vertu ; je veux réparer mes torts, en vous offrant ma main. Ma fortune & mes

titres valent bien, je crois, une maiſon de force.

Neyra dévora en elle-même l'humiliation de ce diſcours, & elle répondit : vos offres me flattent ſans m'éblouir ; ma main dépend de ma mere ; toute coupable que je ſuis envers elle, je n'ai point oublié la ſoumiſſion que je lui dois. Hélas ! je ne ſçais ſi c'eſt à moi à vous demander la grace de Zelnor ; mais s'il ne l'obtient point de votre généroſité, il ne la devra point à un nouveau crime de ma part.

Je vous entends, dit Nocrater ; avec un ſouris ironique, vous comptez ſur mon indulgence. Je commence à croire une partie de ce qu'on m'a dit ſur votre chapitre. Tout cet étalage de vertu eſt commun à celles qui ſe ſont fait une habitude d'en manquer, & vous avez raiſon de trouver plus commode une

intrigue avec ce Zelnor, que les devoirs honnêtes d'une femme mariée ; mais vous aurez tout le tems de songer à lui quand il sera pendu.

On ne sçait pas trop ce que Neyra eût répliqué à l'insolence de ce propos, lorsqu'elle en fut empêchée par une grande lumiere venant à travers des croisées, qui parut illuminer tout l'appartement. Bientôt on entendit un bruit de chevaux au loin dans la campagne, & Nocrater mit promptement la tête à la fenêtre pour voir ce que c'étoit.



CHAPITRE XI.

COMMENT Nocrater épouse Neyra ; événement terrible après les nôces.

NOCRATER vit un homme lié que plusieurs Gardes conduisoient avec des flambeaux ; Neyra, qui le vit aussi, s'écria : ah Ciel ! c'est Zelnor que sans doute on mene pendre. Il lui cria de loin, adieu Neyra, je vais à la mort. Ciel ! préserve-la, ajouta-t-il, du reste des malheurs que mon infortune semble lui réserver. Disant ces mots, les Gardes l'entraînoient, & déja il étoit loin des yeux de Neyra.

Puissant Orosmade ! s'écria-t-elle, en joignant les mains, souffrirez-vous qu'il périsse d'une mort ignominieuse. Barbare Nocrater, je suis à vous, empêchez que Zelnor ne

ſoit pendu; vous voyez ma foibleſſe, elle eſt honteuſe, j'en frémis; mais n'en redoutez point les ſuites, mon cœur, élevé avec des principes, ſçait trop combien l'affreux Zelnor lui doit être odieux; qu'il vive ſeulement. Aſſez d'autres barrieres ſéparent éternellement ſes horribles deſtins d'avec les miens; qu'il vive, & vous ſçaurez ſi ce cœur, ſoutenu par le devoir, ſçait tenir ſes ſermens.

A ces mots la joie rayonna ſur le viſage de Nocrater; il baiſa avec tranſport la main de Neyra, & lui demanda pardon des injures qu'il lui avoit dites, en y en ſubſtituant de nouvelles.

Il ajouta enſuite: en vérité je ſuis charmé pour ma ſœur que vous ſoyez raiſonnable, & que ſon mari ne ſoit pas pendu: car enfin cela auroit produit un éclat fâcheux, En

ce cas-là, nous allons partir ensemble pour Memphis, où je vous réponds de sa vie, à condition qu'il aimera ma sœur, ou qu'il en fera semblant, & qu'il n'enlevera plus de filles de qualité.

On prépara tout pour la route, & quand ils furent en chemin Neyra se dit en elle-même, selon sa coutume : ô ma mere ! pardonnes moi ces affreux liens que je forme sans ton aveu, c'est pour empêcher qu'un homme ne soit pendu ; le Ciel s'éleveroit-il contre un si louable motif. Hélas ! ne suffit-il pas de la rigueur de ce sacrifice pour en expier le forfait. Je puis certainement me fier à Nocrater ; un grand Seigneur peut être capable de foiblesse, mais il ne peut l'être d'un crime.

Pendant que Neyra parloit ainsi, Nocrater, qui faisoit aussi quelquefois des monologues, se disoit :

cette petite fille vaut bien qu'un homme de qualité se donne la peine de la tromper ; je feindrai de l'épouser, & cela sera tout simple : les gens de qualité peuvent faire tout ce qu'ils veulent.

A deux lieues environ de Memphis, Nocrater se trouva pressé d'épouser Neyra ; il la conduisit chez un autre Seigneur Egyptien nommé Cratidas, avec lequel il étoit en liaison. En ce tems-là, c'étoit l'usage en Egypte que la plûpart des hommes opulens eussent chez eux de petits Temples domestiques, pour leur éviter la peine d'aller aux Temples publics, qui n'étoient faits que pour le peuple. Ce fut là que Nocrater résolut de se marier avec Neyra. Le moment en fut hâté : on marche à pas lents vers les bonnes actions, on vole à tire d'aîles vers les mauvaises.

Nocrater, qui ſçavoit parfaitement qu'il ne faut point d'intervalle entre la ſéduction & la réflexion de ceux qu'on veut ſéduire, avoit fait préparer à la hâte les habits nuptiaux. Neyra ne put s'empêcher de trouver trop de promptitude dans cette maniere d'être ſervie, quelque choſe qu'elle ait entendu dire des merveilles de Memphis à cet égard. Elle ſe para magnifiquement, ainſi qu'une victime qu'on orne de fleurs pour être immolée. Ses regards égarés ſembloient entrevoir le précipice vers lequel elle s'avançoit; mais lorſque Neyra avoit fait quelques pas en avant, jamais elle ne reculoit en arriere.

Neyra trouva en arrivant au château de cet ami le ſalon rempli d'hommes & de femmes, qui à en juger par l'indécence de leur maintien & l'impertinence de leur ton, paroiſſoient de

la

plns grande qualité ; ils féliciterent tous Neyra ſur cet événement, & les reſpects qu'ils lui rendirent ſuſpendirent un moment ſa triſteſſe au profit de ſa vanité. L'amour propre eſt le dernier ſentiment qui meurt chez les femmes.

Quand le moment de la célébration fut arrivé Neyra friſſonna en avançant vers le ſanctuaire ; mais elle prit ce friſſonnement pous cette révolution de la pudeur, qui ſaiſit, aux approches de l'Autel, une fille qui ſe marie pour la premiere fois. Après la cérémonie, on abrégea les formalités uſitées en pareil cas ; le ſouper fut court, & les époux furent conduits à leur appartement. Nocrater, ſi habile à deshabiller, voulut, avec plus d'apparence de juſtice, uſer alors de ſes droits ; mais Neyra s'y oppoſa avec vigueur, elle ne pouvoit concevoir en quoi les

femmes faiſoient conſiſter la pudeur. Une femme, ſe diſoit-elle, qui avoit cédé à l'amour de ſon amant, après lui avoir réſiſté long-tems, étoit deshonorée, & une fille pouvoit impunément, ſans rougir, voler dès la premiere fois dans les bras d'un homme qu'elle ne connoiſſoit point. Neyra obtint du Seigneur Egyptien, quelque habile qu'il fût à cet exercice, qu'il ne la deshabilleroit point; il conſentit à perdre quelque choſe de ſes droits dans l'eſpoir de s'en dédommager. De quelque façon que s'y prenne la modeſtie d'une femme en préſence d'un homme, elle ne ſe deshabille point impunément pour ſes charmes; le peu que Nocrater en voyoit l'enflammoit pour ce qu'il ne voyoit pas. Neyra détacha vingt épingles & les ratacha vingt fois; elle exigea, avant de ſe placer au lit nuptial, que les lu-

mieres fussent éteintes ; l'amoureux Nocrater y consentit avec peine ; il ne trouvoit pas trop de tous ses sens pour jouir d'un objet aimable. Cette obscurité, si favorable à la pudeur des belles, disoit-il, est un vol fait aux plaisirs des hommes ; c'est la volupté des yeux qui donne le sel à toutes les autres. Les bougies furent éteintes, & il alloit se placer près de sa chere Neyra, lorsque des cris affreux firent retentir le Château.



CHAPITRE XII.

Ce qui arrive à Nocrater au lieu de consommer le mariage ; surprenantes curiosités que Neyra voit dans le Palais Royal de Memphis ; & comment une chaise est cause qu'elle entre chez des Prêtresses.

NEYRA se leva effrayée, & le Seigneur Egyptien plus effrayé, parce qu'il étoit coupable, reprit à la hâte les vêtemens qu'il avoit ôtés avec plus de promptitude encore. Bientôt tout le château parut éclairé ; on entendoit retentir les cris de meurtre & d'assassin. Aux premiers mots que comprit Nocrater, il disparut par le jardin ; tous les esclaves étoient assemblés autour d'un homme expirant & baigné dans son sang,

qu'on reconnut pour celui, qui, ſous les fonctions de Prêtre, avoit célébré le mariage de Neyra & de Nocrater.

Quand on eut tranſporté cet homme dans le ſallon, il ſouhaitta parler en ſecret à Neyra & au maître de la maiſon. Dans cet inſtant parut Nocrater porté ſur un brancard, quelques eſclaves l'avoient trouvé ſans connoiſſance au bas des murs du jardin, où il s'étoit rompu une cuiſſe en voulant s'évader. Il reprit l'uſage de ſes ſens; alors l'homme baigné dans ſon ſang parla ainſi : la préſence de Nocrater ne m'empêchera point de dévoiler ce que j'avois à dire; je ne ſuis point Prêtre, Nocrater eſt mon maître & je ſuis ſon affranchi; je viens d'être démaſqué par un des eſclaves de Cratidas, ou plutôt par le Ciel, qui ne laiſſe jamais le crime impuni. Quand je me

ſuis vû reconnu, je n'ignorois pas; qu'inſtrument des crimes des grands Seigneurs, quand le crime eſt découvert, les châtimens retombent ſur celui ſeul qui l'a exécuté, & qu'il eſt livré aux ſupplices par la même main à qui ſon crime a été utile. J'ai voulu prévenir la punition qui m'étoit réſervée, en enfonçant deux coups de couteau dans le ſein de l'eſclave qui m'avoit reconnu; le Ciel l'a ſauvé de ma fureur, mes coups portés par une main déſeſpérée ne lui ont fait qu'une légere bleſſure. Alors, je me ſuis vû entouré des autres eſclaves, & du couteau ſanglant qu'ils m'ont arraché, ils m'ont percé de mille coups mortels. Dieux! ajouta-t-il, recevez mon ſang en expiation de mon forfait; je pardonne ma juſte mort à mes bourreaux, puiſqu'elle ſauve l'innocence.

Neyra frémit à ces affreux détails : ainsi, s'écria-t-elle, ce Ciel, qui ne laisse jamais le crime impuni, vouloit me punir d'un hymen contracté sans l'aveu de ceux à qui je dois l'être ; ô ciel ! arrête là ta justice, & n'étends pas ton bras aussi loin que mes fautes.

Cratidas épouvanté restoit immobile ; il ignoroit les principales circonstances de cet événement ; il n'avoit point cru prêter sa maison à l'accomplissement d'un forfait ; il ne connoissoit point le Prêtre qui avoit marié Neyra ; Nocrater avoit feint un mariage secret, & il s'y étoit prêté par cette indulgence qu'ont les jeunes gens pour leurs foiblesses réciproques. Léger, frivole & libertin, ses vices n'avoient point intérieurement corrompu chez lui les semences de l'éducation ; &, sans être vertueux, il avoit des principes d'honneur. Il regarda d'un air indigné Nocrater. Le

Seigneur Egyptien avoua tout : devenu furieux par la circonſtance, il s'arma d'un piſtolet dont il préſenta le bout à Neyra : meurs, dit-il, puiſque je n'ai pû te poſſéder, tu ne seras pas la proie d'un autre. Heureuſement il n'atteignit pas Neyra ; la frayeur lui fit éviter le coup. Alors, Nocrater, tirant un poignard qu'il tenoit caché ſous ſon vêtement, s'en perça, ſans qu'on put l'en empêcher, il vomit ſon ame criminelle avec ſon ſang, & l'affranchi expira peu d'inſtans après lui.

Le jour commençoit à paroître, Neyra réſolut de profiter du trouble de cet événement pour s'évader de cette funeſte maiſon, ſans ſçavoir où aller. Elle ſuivoit triſtement la route qui conduit à Memphis, & diſoit : quel deſtin me pourſuit ! c'eſt peu de tous les maux que j'ai eſſuyés par ma faute ; j'ai encore été à la veille de

coucher avec un homme qui n'étoit point mon mari, je ſuis cauſe que deux autres hommes ont été aſſaſſinés, & pour comble de malheur je ſuis ſeule, ſans ſecours, ſans argent, expoſée au milieu d'un grand chemin à quatre heures du matin, & ſans ſçavoir où aller. O Zelnor! ſi tu n'es pas encore pendu, tu fremirois, en apprenant mon ſort, des maux que je ſouffre par toi.

En entrant dans Memphis, la frayeur d'être reconnue s'empara d'elle, & elle vouloit retourner ſur ſes pas. Seule & livrée à moi-même, ajoutoit-elle, quel ſecours pourrois-je eſpérer ſi je rencontrois le fatal Hiemor. Mais Zelnor vit peut-être encore, ce Zelnor eſt à Memphis; c'eſt du moins une conſolation pour moi d'y reſpirer le même air que lui, & cette réflexion la ramena. Elle entra dans un Temple, &

s'occupa à prier Osiris, pour faire diversion aux éguillons de la faim qui commençoient à se faire sentir; mais sa priere n'étoit pas de bonne foi, & Osiris ne l'entendit pas.

Un Desservant vint l'avertir de se retirer, parce qu'il étoit midi & qu'on alloit fermer le Temple. Elle sortit & marchoit sans sçavoir où aller ; elle passa près le Palais Royal de Memphis ; elle y entra sans sçavoir pourquoi elle y entroit ; elle vit beaucoup de monde assemblé dans une allée & elle y alla sans sçavoir encore pourquoi elle y alloit ; elle trouva des chaises rangées par ordre & elle s'y assit ; elle demanda à quelqu'un comment s'appelloit cet endroit : on lui dit que c'étoit un Jardin Royal, où le Prince, qui en étoit le maître , permettoit qu'on vînt se promener.

Elle résolut, pour tâcher d'ou-

blier ſa douleur, de s'occuper un moment du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux. Elle vit des hommes, ou en crut voir, parce qu'ils avoient des bras & des jambes, mais ils nè reſſembloient en rien aux autres hommes qu'elle avoit vû, pas même à Nocrater. Malgré l'énorme petiteſſe de certains bonets triangulaires de quelques-uns, contraſtés par des têtes monſtrueuſes, elle reconnut que c'étoient des chapeaux à un bord de ruban noir, tels qu'elle en avoit vû en paſſant dans la rue à quelques eſclaves. La poudre encore récente ſur leurs épaules lui fit juger, malgré le reſte de leur parure, qu'ils n'avoient pas encore achevé leur toilette, & qu'ils étoient venus avec leur habit à peigner. A la vûe de leur friſure roide & pomadée, dont les boucles avec affectation extrêmement diſtantes les unes des autres, ſe terminoient en

pointe dans leurs yeux, elle ne put s'empêcher de se rappeller que Zelnor, qui lui avoit tant plu, ne se frisoit point ainsi. De gros gands épais dont, malgré la chaleur, leurs mains étoient revêtues, lui firent penser qu'ils avoient quelque incommodité qu'ils vouloient céler, ou qu'ils ressembloient aux Peuples du midi, qui se couvrent excessivement de peaux & de vêtemens pour se préserver de la chaleur ; & leur bourse, plantée de près au haut de leur tête, lui sembloit par sa largeur destinée à cacher aussi quelque défectuosité dans leurs épaules. Quelques-uns d'entre eux, par quelque épargne qu'elle ne comprenoit pas, n'avoient que la moitié d'une veste, ensorte que la moitié subsistante ne passoit pas la ceinture. La hauteur, la roideur & la consistance de leurs cols la confirmerent dans

la penſée qu'ils portoient des carcants, ainſi qu'on en donne aux enfans pour les faire tenir droits. Elle jugea ſur-tout qu'il falloit que la plûpart fuſſent néceſſairement malades, car ils ſe donnoient le bras en s'appuyant nonchalament l'un contre l'autre, & heurtant les paſſans de façon à lui faire craindre qu'ils ne tombaſſent de foibleſſe. Elle penſa encore que c'étoit ſûrement pour les préſerver de cet accident qu'ils avoient à leur côté des bouquets énormes, comme les femmes auroient honte d'en porter au jour de leurs nôces. Elle n'eut pas de peine à ſe perſuader qu'ils devoient être bien méchans & bien indiſpoſés contre le genre humain : car ils avoient des épées d'une longueur épouvantable ; & elle ne put s'empêcher de conclure que les femmes de ce pays-là devoient être bien dépravées, à en juger par le

mal qu'ils en disoient. Elle eut la curiosité d'examiner les femmes à leur tour. Cette vûe suspendoit pour un instant le souvenir de ses malheurs, & un instant volé au spectacle de ses propres chagrins, dans quelque situation que ce soit, est toujours précieux. Elle remarqua que les femmes ne marchoient point, mais qu'elles trotoient. Elle entendit nommer quelques Courtisannes, & elle fut surprise : car elle les avoit prises pour des femmes de qualité; on nomma quelque tems après des femmes de qualité, & elle fut encore étonnée, car elle les avoit prises pour des Courtisannes. Elle vit bien quelques hommes & quelques femmes qui sembloient distingués de tout le reste par un air de décence & de simplicité; mais de ceux-là le nombre étoit fort petit, & ces gens-là paroissoient obscurs dans la pro-

menade, & n'attiroient les yeux de perſonne.

Un moment après, une femme vint, qui lui demanda de l'argent. Pourquoi, dit Neyra ? puiſque le Prince à qui appartient cette promenade permet qu'on y vienne, il ne doit point exiger de payement. Auſſi n'en exige-t-il pas, répondit la femme, & ce n'eſt point par ſon ordre qne je vous en demande; mais c'eſt la regle d'affermer des ſiéges dans toutes les promenades, ainſi que dans les Temples, parce qu'il n'eſt pas du bon ton de s'aſſeoir ſur les bancs qui y ſont placés, & qui ne coûtent rien; c'eſt pour cela qu'on a eu le ſoin de les enlever en partie dans tous ces Temples, & dans preſque toutes les promenades. Mais, dit Neyra, il faut donc que les gens qui ne ſont pas riches, & qui ne ſont pas du bon ton, ſe refuſent de prier les Dieux,

& d'aller prendre l'air dans les promenades royales, s'ils ne peuvent pas se tenir sur leurs jambes. On voit bien que vous êtes étrangere, Mademoiselle, répondit la Loueuse, mais payez-moi ma chaise, tout le reste ne me regarde point. Hélas! Madame, dit Neyra, je n'ai point d'argent; hé bien, Mademoiselle, repartit la Loueuse, en lui arrachant sa chaise, tenez-vous debout; quand on n'a point le moyen d'aller à la promenade, il n'y faut pas venir.

Deux femmes assises près de Neyra, qui avoient été témoins de cette aventure, appellerent la Loueuse & lui parlerent à l'oreille; Neyra ne remarqua point ce qu'elles firent: mais cette Loueuse revint un moment après lui dire qu'elle pouvoit rester sur sa chaise. Neyra ne douta point que ces femmes ne l'eussent payée, & elle en fut humiliée. Elle s'occupa à considérer ces femmes: elles lui pa-

rurent jeunes, fraiches ; leur habillement étoit modeſte ; leur phyſionomie reſpiroit la douceur & la décence la plus ſcrupuleuſe ; elles ne parlerent à aucun de ces jeunes gens dont la ſingularité l'avoit frappée, ou elles les recevoient froidement, quand elles étoient abordées par quelques-uns d'eux. Elles faiſoient, au contraire beaucoup de politeſſes à ces hommes modeſtes, dont la plûpart étoient âgés ; elles dirent quelques mots obligeans à Neyra : & après leur avoir répondu de ſon mieux, elle ſe diſoit, ſelon ſa louable habitude ; quelque ferment que j'aye fait de ne me point lier déſormais, depuis ma maudite vieille, avec les femmes que je rencontrerois & que je ne connoîtrois pas, je peux bien me permettre de parler à celles-ci, qui, étant jeunes comme moi, ne peuvent point avoir

appris à tromper. Si ma vieille leur eût reſſemblé, je n'aurois pas fait certainement tant de ſottiſes.

Neyra ne vouloit leur dire que quelques mots : on reproche aux femmes de s'abandonner au plaiſir de parler. Ce ne ſont ſûrement pas les hommes qui leur ſont ce reproche, ou ces hommes parlent contre leur propre intérêt. Qui eſt celui d'entr'eux qui ne perdît au ſilence des femmes?

Inſenſiblement la converſation s'engagea; inſenſiblement Neyra apprit aux deux femmes une partie de ſes malheurs : on ſe doute bien qu'elle y répandit un voile favorable ; inſenſiblement elle finit par leur faire part de ſon deſſein d'entrer parmi les Prêtreſſes d'Oſiris, & plus inſenſiblement encore des obſtacles humilians qui s'y oppoſoient, dans leſquels les deux femmes comprirent évidemment que Neyra n'a-

voit point d'argent, & qu'elle couroit risque de ne point dîner.

O Ciel ! ne point dîner, dit une des deux femmes : cette chere enfant ! cela tire les larmes des yeux. Qu'elle est aimable ! peut-on être si malheureuse & si jolie ? Il faut qu'elle vienne avec nous, dit-elle à sa compagne, nous parlerons de retraite après dîné ; y consentez-vous, ma poule ? ajouta-t-elle sur le champ. Neyra, dont l'ame étoit pleine, ne put répondre que par ces mots demi rompus, qui ne signifient rien, & qui n'ont aucun sens ; elle suivit ses conductrices, & elles entrerent chez le Suisse.

Pendant le repas, les deux femmes se faisoient remarquer tour-à-tour les agrémens de Neyra. Mon Dieu ! disoit l'une, qu'elle a de jolies dents ! Mais vous appercevez-vous ; disoit l'autre, de cet œil en

coulisse & de ce joli bras fait au tour : & Neyra, que ses aventures n'avoient point défait de l'habitude de rougir, rougissoit pendant ces éloges. Pour moi, ce qui m'en charme, disoient-elles toutes les deux à la fois, c'est sa modestie. Quel âge avez-vous, mignone? Seize ans, répondoit Neyra. Seize ans! en vérité, voilà qui est charmant; le joli âge! & qu'on est heureux de n'avoir que seize ans. Neyra, que ces louanges déconcertoient, reparla des Prêtresses d'Osiris. A propos, vous nous y faites penser, dit une des deux femmes, nous avons votre affaire : quant à la pension, qu'elle ne vous inquiete pas. La fille d'Oltane rougissoit de plus en plus intérieurement de leur avoir des obligations si mortifiantes pour sa vanité. Le repas, qu'elle commençoit à trouver trop long, s'acheva, & il fut résolu que Neyra se-

roit conduite dès le ſoir même chez les Prêtreſſes d'Oſiris.

Enfin, ſe dit Neyra, je vais donc être au port; là il me ſera permis de tenter de rentrer daus les bras d'une mere offenſée. Hélas! qui peut voir ſon ſang ſe repentir, & n'en être pas touché? je crois que c'eſt ainſi que penſent toutes les meres.

En ce moment arriverent deux jeunes filles de dix ans au plus, conduites par une vieille eſclave. Mes filles, embraſſez Mademoiſelle, dit une des deux femmes; ces enfans, ajouterent-elles, en s'adreſſant à Neyra, ſont deſtinées à la même retraite que vous, lorſqu'elles ſeront en âge d'y entrer.

L'azyle où fut conduite Neyra étoit hors des barrieres de Memphis. Vous devinez aſſez, pourſuivit Ibrahim, de quelle retraite il s'agiſſoit. Ce fut dans un de ces lieux où le mal eſt toleré pour

en épargner, dit-on, un plus grand, comme ſi le vice pouvoit jamais être un bien. Ces odieuſes femmes l'avoient vendue à la Supérieure de ce lieu déteſtable ; elles réſervoient au même ſort les deux victimes, qu'elles n'élevoient que pour les conduire au ſacrifice, lorſqu'elles ſeroient en état d'être immolées.

Neyra découvrit à peine dans quel lieu elle étoit qu'elle y fit un monologue auſſi inutile que les précédens, & que par conſéquent je ne vous rapporterai point, dit Ibrahim. Vous êtes las de lui voir faire des fautes en jurant toujours qu'elle n'en fera plus. Mais voici le tems où les monologues finiſſent, & j'ai bien d'autres malheurs à vous raconter.



CHAPITRE XIII.

EPREUVE où ſe trouve encore Neyra ; & comment elle ſort du lieu où elle eſt ; dans quel endroit elle va enſuite ; ce qu'il lui arrive dans cet endroit ; fin de l'hiſtoire de Neyra.

IL y avoit quelques heures que Neyra étoit dans ce lieu criminel, lorſque quatre jeunes Egyptiens arriverent. Ils ſçavoient qu'il y avoit une nouvelle venue ; ils la demanderent. Ils avoient dîné enſemble, & comme on dit volontiers, quand on a diné, que ferons-nous ? le plus oiſif, & en même-tems le plus expérimenté d'entr'eux, avoit propoſé, faute d'autre choſe, cette partie, où il entroit plus de déſœuvrement & de curioſité que de débauche. Un

d'entr'eux feulement qui les avoit accompagnés par complaifance pour ne point paroître ridicule parmi des jeunes gens qui le font eux-mêmes, avoit réfolu de les attendre dans le char à la porte du Monaftere ; il y avoit à peine été un inftant qu'il entendit un bruit épouventable dans l'intérieur de cette demeure. Il fçavoit que les plaifirs de Vénus étoient fouvent enfanglantés par les fureurs indifcretes des fuppôts de Mars ; il penfa que fes amis couroient quelque péril, & il fe hâta de voler à leur fecours.

Il vit en entrant un fpectacle horrible ; il n'apperçut que des vifages enfanglantés. Des femmes les cheveux épars, la fureur dans les yeux & les blafphêmes dans la bouche, immodeftement renverfées au milieu d'un débris de chaifes, de tables & de glaces brifées, preffoient de

leurs

leurs corps meurtris & ſanglans les corps étendus de pluſieurs jeunes Egyptiens, ſur leſquels elles ſembloient acharnées.

Un des Egyptiens s'écrioit : jamais la vertu habita-t-elle dans ces lieux ; jamais des Prêtreſſes de Vénus ſe ſont-elles jamais imaginé d'emprunter ce ſaint nom. La débauche eſt leur gloire & l'indécence leur triomphe ; mais, je jure par Oroſmade, que je ſerai vengé des égratignures qu'une réſiſtance hors de vraiſemblance a cauſé à mon viſage. En diſant ces mots, il cherchoit à ſe dégager des mains de deux Prêtreſſes, qui venoient, dans la fureur, de lui arracher une poignée de beaux cheveux blonds dont il s'enorgueilliſoit ; il alloit, ſans doute, périr victime immolée au beau ſexe outragé, lorſque l'homme qui étoit

reſté dans le char le ſauva fort à propos de leurs mains.

Je te rends graces, dit le jeune homme outragé ; mais je te devrai bien davantage, ſi tu m'aides à me venger des égratignures de mon viſage & de la perte de mes cheveux. Alors ſon libérateur lui dit : ne l'eſpere pas. Tu connoiſſois les dangers de ces lieux ; j'ai conſenti à t'y accompagner par une complaiſance criminelle ; ainſi n'exige rien de plus ; heureux que cette aventure te ſerve de leçon : apprens-moi ſeulement la cauſe de ce déſordre.

Juge donc de ma fureur, s'écria le jeune Memphiſien. Tu ſçais ſi jamais je fus ſenſible aux offrandes de faveurs vénales ; tu ſçais ſi j'attachai quelque prix à un bien prétendu, partagé avec les plus vils hommes. Non, je ſuis jeune, emporté

par le tourbillon, j'y cede ſans m'y livrer. La beauté a par-tout mon admiration, diſtinguée de mon hommage. Tout Memphis a retenti des charmes qu'avoit apportés en ces lieux une nouvelle Etrangere. J'ai voulu être des premiers à en juger par le rapport de mes yeux, & je voulois que mes regards fuſſent le ſeul tribut que je croyois devoir à des appas mercenaires. Je l'avouerai, la réſiſtance à laquelle, vû l'étiquette de ce ſéjour, je n'avois pas droit de m'attendre, m'a confondu; elle crioit, en s'efforçant de voiler des charmes que l'ardeur du combat expoſoit ſans ceſſe à mes yeux; elle crioit: non vous m'ôterez plutôt le jour; & moi meurtri, déchiré, & qui pis eſt égratigné, je lai laiſſée & je ſuis venu me vanger ſur la Supérieure des outrages que j'avois reçus. Les Prêtreſſes ont pris parti dans

la querelle & ont imprudemment ajouté à leurs raiſons quelques coups de poing. J'ai ſans doute en ce moment oublié les égards qu'on doit aux femmes, quelles qu'elles puiſſent être. Je me ſuis livré à mon reſſentiment ; mes amis en ont fait autant, & voilà pourquoi vous voyez ces Prêtreſſes échevelées & ſanglantes, & moi le viſage égratigné & une poignée de cheveux de moins.

Le libérateur du jeune Egyptien acheva de calmer le déſordre, & il dit : je ſerois charmé de voir cette veſtale miraculeuſe. Elle parut, un voile couvroit ſa tête, & on l'entendoit ſoupirer ; elle eut à peine fait quatre pas qu'elle jetta ſon voile & ſe précipita à genoux devant celui qui la faiſoit appeller. O ſauvez-moi, s'écria-t-elle, ô Zelnor ! par quel hazard n'êtes-vous pas pendu ? Hélas ! dans quel lieu me retrouvez-vous ?

Zelnor, la conduisant dans un endroit écarté, lui dit: ma surprise doit être égale à la vôtre, mais les momens sont chers; il paroît qu'il s'est passé bien des choses depuis notre séparation; apprenez-en ce que vous en ignorez sans doute. Ma femme est morte en se lassant de me poursuivre. Oltane, le croirez-vous? sçait ma passion & elle l'approuve; le trépas de Nocrater a mis fin aux restes des poursuites intentées contre moi. Oltane ne pleure plus que votre perte, & elle a consenti à nous unir si je vous retrouvois. O malheureuse Neyra! vos maux sont finis, non que j'ose espérer à votre main que j'ai profanée. Le coupable Zelnor n'attends pas tant de félicité; mais il vivra pour vous rendre à votre mere, & il tâchera de se consoler d'un sacrifice affreux, en pensant qu'il a pû

du moins une fois ne vous pas nuire.

Neyra alloit répondre, & l'on ne sçait pas trop ce qu'elle auroit dit, lorsqu'elle en fût empêchée par l'arrivée du Guet de Memphis. Neyra, comme la premiere cause du désordre, & les quatre amis furent conduits chez un Officier de Police ; il étoit à table ; par conséquent les quatre amis furent envoyés en prison, & Neyra au grand Hôpital Général.

Zelnor & ses amis retenus en prison avoient des protections, qu'ils n'oserent employer ; mais ils avoient de l'argent, & leur détention ne fut pas longue. Le premier effet du recouvrement de sa liberté fut de songer à celle de Neyra ; il venoit d'éprouver la puissance de l'argent, & il obtint la liberté de la fille d'Oltane.

L'ordre étoit donné de la part des

trente Juges, & il alloit jouir du plaiſir de la revoir encore une fois pour ne la plus reperdre, lorſqu'il reçut par un inconnu une lettre ſcellée avec un cachet informe & biſarre ; il frémit en l'ouvrant : elle étoit tracée en caractères de ſang ; elle étoit de Neyra ; voici ce qu'elle contenoit :

» Je vous adreſſe cette lettre tra-
» cée de mon ſang à la priſon, où
» je vous crois encore, pour vous
» faire mes adieux, mon cher Zel-
» nor ; je peux vous donner ce titre,
» puiſque je meurs ; la diſſimulation
» n'eſt point faite pour ces derniers
» inſtans où l'ame, prête à rendre
» compte aux Dieux, paroît ce qu'elle
» eſt. Je n'ai donc pû éviter cet
» Hôpital ſi redouté ; auſſi ſera-t-il
» mon tombeau, & mes regards en
» en ſortant ne reverront plus ce

» ſoleil vers lequel ils n'oſeroient ſe
» lever ; ce fatal ſéjour, qui devoit
» être le dernier de mes maux, en
» ſera le terme. Cet affreux ſépul-
» cre enſevelira ma funeſte tendreſſe
» & le rigoureux préjugé qui m'em-
» pêche de la couronner en m'interdi-
» ſant à jamais l'eſpoir d'être à vous.
» Je meurs ; je ne vous accuſe point
» de mon trépas cruel ; je doute pour-
» tant que je me fuſſe tuée, ſi je ne vous
» euſſe jamais connu. Mon amour a
» fait mon aveuglement & mes mal-
» heurs. Hélas ! je ne me plains pas de
» leur rigueur par le plaiſir que j'ai eu
» de vous aimer. Je n'adreſſe mon re-
» pentir qu'au Ciel que j'ai offenſé.
» Hélas ! pourquoi faut-il qu'un ſen-
» timent créé par lui pour le bon-
» heur de la vie ſoit devenu le mal-
» heur de la mienne. Priez ce ciel
» qu'il me pardonne d'avoir termi-
» né cette vie ſans ſon aveu ; mes
» maux

» maux étoient comblés, & ma foi-
» bleſſe ne pouvoit plus les ſuporter.
» Je ne vous informe point des
» moyens dont je me ſuis ſervi pour
» me donner la mort; mille chemins
» y conduiſent. Adieu, plaignez
» mon ſort, ſouvenez-vous d'une
» infortunée qui vous aimoit, & qui
» meurt en vous adorant. Si vous le
» répéter eſt un forfait, ce ſera le
» dernier, & ma mort l'expiera. Hé-
» las! ma vie fut un tiſſu de fautes,
» & mon dernier ſoupir eſt un cri-
» me.

Zelnor vola au ſéjour horrible qui renfermoit ſa chere & malheureuſe Neyra; il étoit muni de l'ordre trop tardif qui devoit la lui rendre; toute la demeure retentiſſoit encore de ce cruel événement; il la vit. Quel ſpectacle! ſon ſein, ce ſein qui jadis avoit fait oublier à Zelnor ſa raiſon, & qui l'avoit rendu

coupable, étoit enſanglanté & couvert de la pâleur de la mort; il ſembloit que Neyra, ſans le ſçavoir, eût voulu punir la cauſe innocente de tous ſes maux. Dans ſon déſeſpoir elle s'étoit ſervi d'un grand clou que ſes foibles mains avoient arraché de la muraille. Zelnor ne pouvoit ſe perſuader qu'elle ne reſpiroit plus; mais les Médecins de la maiſon qui devoient s'y connoître mieux que lui, le lui prouverent par de longs argumens auxquels il ne put répliquer.

Oltane ſur le bruit que Zelnor avoit retrouvé ſa fille, étoit accourue à Memphis; elle venoit l'embraſſer; elle étoit ſeule lorſqu'une foule de monde dans ſa cour attira ſa curioſité. Elle entendit nommer Neyra; ſon cœur s'émut à ce nom; elle vole; elle voit Zelnor...... elle demande où eſt ſa fille; elle

l'apperçoit toute enſanglantée & les yeux fermés à la lumiere ; elle jette un cri & tombe évanouie.

Neyra fut portée dans un appartement pendant qu'on s'occupoit à donner des ſecours à ſa malheureuſe mere. Oltane ouvrit enfin les yeux & redemanda ſa fille ; on vint lui apprendre qu'elle reſpiroit encore ; elle vola près d'elle pour s'en aſſurer par elle-même. En effet, une ſeconde fois couverte des baiſers de Zelnor, baiſers autoriſés par la circonſtance & par ſes nouveaux droits, Neyra avoit une ſeconde fois éprouvé leur influence. Leur chaleur avoit pénétré dans ſes froides veines ; elle avoit rallumé les étincelles d'un feu prêt à s'éteindre ; il lui avoit ſoufflé une partie de ſon ame, & la mort s'étoit arrêtée contre un obſtacle auſſi puiſſant.

La reconnoiſſance de Neyra &

d'Oltane fut très-pathétique. La bleſſure de Neyra n'étoit pas mortelle; Oltane s'étoit dit, puiſque ce Zelnor eſt devenu riche par la mort de ſa femme, il eſt juſte qu'il épouſe ma fille pour réparer le tort qu'il lui a fait. Zelnor fit ſi bien de ſon côté, qu'il prouva encore à Neyra qu'elle devoit l'épouſer; alors elle dit, ma déſobéiſſance envers ma mere a cauſé mes malheurs. Obéiſſons-lui pour les réparer. Chacun ayant ainſi raiſonné de ſon côté le jour de la célébration du mariage fut fixé, & la cérémonie s'acheva à Mygdol, ſans oppoſition quelconque de la part des Kambados.

Les deux époux diſoient : un mariage avec ce qu'on aime eſt le port du bonheur, & ils le diſoient en s'embraſſant, ſans jamais ſe laſſer de s'embraſſer. Il arriva quelque tems après, que les parens de la premiere

épouſe de Zelnor plaiderent contre lui pour réclamer les biens d'AKINE. Ils avoient prouvé que loin d'habiter avec elle, il l'avoit quittée quelques jours après ſon mariage ; il eut ſans doute gagné ſon procès contre les parens de ſa premiere épouſe, tout puiſſants qu'ils étoient, parce que ſa ſeconde femme étoit jolie ; s'ils ne ſe fuſſent aviſés d'employer le crédit de la niéce d'une revendeuſe à la toilette qui avoit ſa couſine femme de chambre chez la Maîtreſſe du Chef des trente Juges. Zelnor, comme de raiſon, perdit ſon procès, & ſe vit dépouillé des biens qu'il convenoit au fond n'avoir pas trop légitimement acquis. Alors Neyra & lui diſoient quelquefois, un mariage avec ce qu'on aime, a ſes peines ; qui s'en feroit douté ? Mais nous nous aïmons. Qu'importent à notre tendreſſe quelques piéces d'or de plus ou de moins ?

Quelque tems encore après, Ostane mourut ; ils en espéroient une grosse succession ; ils ne trouverent que de grosses dettes ; les deux époux tomberent dans l'indigence. Zelnor crut remarquer que sa femme étoit vaporeuse & quinteuse ; il se disoit, il me semble que toutes les autres femmes ne sont point ainsi. Neyra s'accoutuma de son côté, à trouver à Zelnor un air sombre & un ton grondeur ; ils disputerent entr'eux quelquefois, & trouverent les racommodemens charmans. Pensant que c'étoit un plaisir de se racommoder ainsi, ils se brouillerent souvent ; ils le firent tant de fois que le plaisir des racommodemens s'émoussa ; ils eurent enfin regret de s'être épousés, & Neyra disoit : voilà donc à quoi aboutissent ces mariages d'inclination. C'étoit bien la

peine de faire tant de sottises pour arriver à un pareil port.

Quand Ibrahim eut cessé de parler, le Chinois trouva par politesse cette histoire fort plaisante. Cependant il dit au sage, il me paroît que le stile n'en est pas assez à la mode, & qu'il ne ressemble point à celui de quantité de Romans que j'ai vus entre les mains de quelques esclaves pour lesquels on m'a dit que les Auteurs modernes de Memphis composoient tous les jours de beaucoup plus jolis livres que celui-là.

En ce moment s'avança un grand homme sec dont la phisionomie étoit mêlangée d'une nuance d'honnête homme & de fripon ; il avoit les yeux égarés, & il marchoit en rêvant. O ! dites-moi, quel est cet homme, s'écria vivement Ismazeb à Ibrahim ? Est-ce encore quelque personnage qui ait manqué d'être

pendu? Vous ne vous trompez point, dit Ibrahim. L'histoire de cet homme est aussi extraordinaire que sa figure. C'est encore une victime de l'éducation négligée. Il doit faire frémir les peres qui s'endorment sur cet important objet de la vie, & doit apprendre à leurs enfans qu'on peut être un très-mauvais sujet avec les meilleures inclinations du monde. Ibrahim alloit commencer son récit; le lecteur verra dans la seconde partie ce qui l'en empêcha.

Fin de la premiere Partie.

